

Citroën et le citroënisme

Citroën et le citroënisme

Essai historique
sur la passion automobile
et l'innovation

Joël Broustail

ISBN : 9791096310609

© au Pont 9, Paris, 2020

texte édité par Jean Michel Ollé

Illustration de couverture : Citroën DS 21 Cabriolet 1968 © Andrew Bone

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PONT 9

Avant-propos

Il peut sembler étrange qu'un universitaire publie un ouvrage sur un sujet aussi « grand-public » qu'une marque automobile.

Je n'appartiens à aucun club citroëniste et n'ai jamais possédé de Citroën, en dehors, à quatorze ans, d'une vieille 2CV camionnette usagée de la laiterie où travaillait mon père, temporairement sauvée de la casse pour nous initier à la mécanique, mon frère et moi. C'était une oeuvre d'art avec, sur un côté, une sylphide dénudée, peinte sans doute pour illustrer les bienfaits esthétiques des yaourts sur la ligne, mais très suggestive pour les adolescents que nous étions. La 2CV et sa sylphide ne survécurent pas longtemps à nos mauvais traitements : son moteur rendit l'âme par la faute d'une bielle coulée. En dehors de cette brève initiation, le citroënisme intransigeant d'un de mes oncles, ingénieur formé sur le tas, m'avait aussi marqué.

Au-delà de ces influences de jeunesse, Citroën, pour l'universitaire, intrigue l'historien comme l'économiste, par l'innovation et le non-conformisme de ses créations, par l'intensité des passions automobiles suscitées, par l'irrationalité apparente de sa stratégie technologique, industrielle et commerciale. Le centenaire de Citroën est donc l'occasion de revisiter l'histoire de la firme.

En fait, à travers cette histoire, c'est une succession d'époques que l'on verra défiler pour mieux comprendre les racines de l'innovation dans les sociétés modernes tout comme les expressions de non-conformisme y compris dans la définition des objets techniques.

L'étude historique de Citroën et du citroënisme constitue en ce sens la prolongation de travaux déjà publiés aussi bien sur les minorités religieuses non-conformistes et les identifications mimétiques à une communauté minoritaire que sur la diffusion de l'innovation.

Ce travail, d'essence académique, ne vise qu'une diffusion restreinte du fait de la nature des problématiques abordées et, parfois, de sa relative technicité. L'analyse des stratégies passées ou récentes, de leurs circonstances comme de leurs conséquences, est nécessairement critique mais ce serait une profonde méprise que d'y voir une mise en cause de la politique du Groupe PSA, au sein duquel la marque est aujourd'hui intégrée.

Introduction

Les enjeux d'un récit historique

Une affaire de passionnés ?

L'histoire de Citroën est une histoire de légende : la légende fascinante et tragique d'un entrepreneur de génie, peut-être la plus haute figure de l'histoire industrielle française ; la légende, dans le monde des objets, de monstres sacrés parmi les plus originaux — peut-être les plus originaux — de l'histoire de l'automobile, de modèles à la fois rétro et futuristes — la Traction, la 2CV et la DS....

C'est une histoire, semble-t-il, bien connue, entretenue par les passionnés, notamment l'histoire des modèles et de leurs évolutions. Mais, au-delà des passions automobiles, on peut écrire plusieurs histoires de Citroën : l'histoire industrielle de Citroën, l'histoire d'André Citroën et des personnalités qui ont fait Citroën, l'histoire sociale de Citroën, l'histoire technologique de Citroën, l'histoire politique de Citroën, etc. — chacune de ces histoires mériterait une thèse.

L'enjeu d'un récit historique complet et transversal, de la personnalité d'André Citroën à la constitution d'un groupe industriel global, en passant par les soubresauts de l'histoire, de la Belle Époque au XXI^{ème} siècle

Le premier enjeu de cet ouvrage est descriptif. Il consiste, après le centenaire de la marque automobile, à tenter une histoire complète de Citroën, non pas exhaustive, ce serait trop ambitieux, mais transversale aux différentes dimensions, personnelles, sociales, culturelles voire politiques, économiques, technologiques, etc. Dans cette perspective, l'ouvrage part de la destinée et de la personnalité atypiques d'André Citroën, à la Belle Époque, puis, en suivant le fil d'Ariane de la politique de produits de la marque au double-chevron, il dévoile les dimensions industrielles, sociales, financières, culturelles voire politiques, de l'histoire de l'entreprise Citroën depuis ses origines, en 1919, jusqu'à nos jours, de la fondation de la marque par un entrepreneur charismatique à son intégra-

tion envisagée au sein d'un grand groupe global, Peugeot-Fiat-Chrysler, en passant par l'ère Michelin (1935-1974) et la prise de contrôle par Peugeot depuis 1975.

L'enjeu d'une fascination automobile, le citröënisme

Le deuxième enjeu de cet ouvrage, à partir de cette approche descriptive transversale, est de décrire un phénomène particulier, le « Citröënisme », cette passion de Citroën, grosso modo des années 1930 au début des années 1980, l'identification à la marque de générations successives d'automobilistes, d'amateurs, d'enfants, adolescents ou adultes, hommes ou femmes, dans le monde entier. Peu de marques automobiles ont suscité autant de fascination, de passion ou de rejet. À travers le Citröënisme, c'est le sens de la passion automobile et la spécificité du citröënisme en tant que fascination automobile, la fascination de l'objet automobile, objet technologique phare du XX^{ème} siècle, que l'on s'efforcera de mieux comprendre ainsi que le rapport subjectif à l'innovation, en décrivant notamment les différentes religions automobiles qui déchiraient à l'époque l'opinion, de façon presque aussi clivante que les passions politiques, les Citröënistes s'opposant ainsi aux Peugeotistes comme aux partisans de Renault ou encore à ceux, plus classiques, de Mercedes. Cette adhésion subjective à une conception particulière du produit devient alors elle-même une donnée majeure dans les décisions de l'entreprise, qui ne saurait décevoir ses adeptes.

L'étude du Citröënisme conduira à tenter de comprendre les sources de la fascination automobile, de ses formes les plus communes (affirmation d'un statut social, affirmation virile de puissance, etc.) à ses formes plus rares.

L'enjeu de l'innovation dans les stratégies d'entreprise

À l'ombre des légendes et des passions, l'aventure de Citroën est aussi une énigme pour quiconque s'intéresse aux stratégies d'entreprise. La firme la plus innovatrice de l'histoire automobile a toujours souffert d'une fragilité financière chronique, conduisant finalement à son rachat par Peugeot en 1974, et à l'abandon de la stratégie d'innovation spectaculaire, considérée comme la cause principale des difficultés rencontrées. Or, à bien y regarder, la politique de produits anticonformiste de Citroën, aux antipodes des préceptes du marketing, s'était en fait presque toujours traduite par le succès remarquable — en termes d'image mais aussi en termes de diffusion commerciale — des modèles proposés, si baroques qu'ils fussent parfois. Et, inversement, l'application des méthodes les plus fiables du marketing moderne donne, depuis 40 ans, des résultats décevants, avec un effritement considérable des parts de marché, une perte préoccupante d'image et une rentabilité financière de long terme incertaine, à l'exception d'une embellie dans la décennie 2000, marquée par le

retour temporaire de l'innovation. De même, les succès spectaculaires de Audi, pionnier de l'innovation dans les années 1980 et 1990, puis de Tesla comme de Toyota avec la Prius dans les années 2000, illustrent la pertinence d'une stratégie d'innovation radicale y compris dans une industrie réputée mature.

Les cent ans de Citroën sont donc l'occasion tentante de revisiter la stratégie anticonformiste des années de gloire de Citroën, en la confrontant à la politique plus récente et plus conventionnelle des quatre dernières décennies comme aux cas plus récents de stratégie d'innovation et aux apports théoriques de la stratégie d'entreprise : la stratégie anticonformiste de Citroën fut-elle seulement une anomalie de l'histoire, effectivement sanctionnée par une fragilité financière ou faut-il y voir un modèle atypique mais cohérent — et par certains aspects redoutable — de stratégie d'innovation ? Peut-on dégager de ces années glorieuses de Citroën des leçons d'innovation pour les entreprises, en croisant les éléments historiques et les concepts contemporains de marketing, de gestion opérationnelle et de stratégie d'entreprise ? Y-a-t-il eu un modèle français de l'innovation, distinct, par exemple, des modèles allemand, britannique ou italien ? C'est l'innovation du point de vue de l'entreprise. Histoire des décisions de produit autant que des modèles eux-mêmes, cette histoire de Citroën invitera à une réflexion sur leur processus de définition, de l'intuitionnisme pur des premiers temps aux techniques de marketing les plus élaborées des dernières années. Sur ce plan aussi, l'histoire de Citroën révèle un modèle étonnant, à la fois positiviste et créatif, un intuitionnisme rationaliste, qui mérite peut-être d'être revisité et infléchit les conceptions traditionnelles de la stratégie et de l'organisation de l'entreprise.

L'enjeu de l'innovation dans l'économie du bien commun¹

L'ouvrage s'intéresse enfin à l'enjeu de l'innovation, non plus du point de vue subjectif -la fascination de l'objet technologique-, non plus du point de vue de la gestion d'entreprise -la recherche d'un profit durable- mais du point de vue de l'économie du bien commun, dans une économie moderne et, en particulier, pour l'économie française dans un contexte global. Comment expliquer que la France, longtemps la plus innovatrice des nations automobiles, en gros jusqu'aux années 1970, soit absente ou suiveuse tardive des grandes innovations automobiles des 30 dernières années ? Comment expliquer que la France d'aujourd'hui ne paraisse plus à même de susciter, dans l'automobile comme dans d'autres secteurs, un élan technologique et entrepreneurial comparable à celui des André Citroën, Louis Renault, etc. il y a plus d'un siècle ? Comment retrouver, avec les impératifs du développement durable et de la protection sociale, le dynamisme de l'âge d'or de l'entrepreneuriat des années 1900 et la compétitivité économique et technologique qui fut celle de la France jusqu'à son

¹ L'expression est reprise de Jean Tirole, *Économie du bien commun*, Paris, PUF, 2018.

dernier apogée des années 1970 (3^{ème} exportateur mondial, filière nucléaire, Ariespace, Airbus, Minitel, TGV, etc.) ? L'étude des facteurs de succès entrepreneurial de la Belle Époque comme les réflexions de Pierre Bercot, patron de Citroën des années 1950 au début des années 1970, permettent alors de mieux comprendre, de façon parfois presque prophétique, les heurs et malheurs de l'innovation dans les sociétés contemporaines et de dégager une philosophie de la production industrielle originale, une économie industrielle de la valeur ajoutée qu'il peut être utile de confronter à des réflexions plus récentes, pour concilier, de nos jours, entrepreneuriat et innovation, développement durable et protection sociale.

LE PLAN DE L'OUVRAGE : TROIS HISTOIRES SUCCESSIVES

Trois gouvernances bien distinctes

Les 100 ans de Citroën sont, en fait, 16 ans, 40 ans puis 45 ans, trois périodes, idéales pour l'historien : Citroën sous André Citroën (1919-1935), Citroën pendant l'ère Lefèbvre-Michelin (1935-1975), Citroën sous Peugeot (1975 à nos jours). Ces trois périodes de gouvernance correspondent à trois stratégies très différentes.

Première histoire : le Napoléon de l'automobile (1878-1935)

L'ouvrage analyse d'abord la personnalité exceptionnelle d'André Citroën et son génie entrepreneurial, jusqu'à la démesure et à la faillite. C'est la naissance d'un entrepreneur à la Belle Époque : l'enfance, le suicide du père, la formation et l'époque (étudiant juif à l'X pendant l'Affaire Dreyfus, ancien X lui aussi) motiveraient-elles une revanche symbolique par la mise en scène spectaculaire de l'innovation ? La vie personnelle, la formation, le contexte et l'époque peuvent-ils expliquer le génie entrepreneurial ? C'est ensuite l'apprentissage du métier de dirigeant et d'organisateur, des engrenages à chevrons à la production de masse d'obus pendant la Grande Guerre. Ce sont, après, la tour Eiffel illuminée, les Croisières Noire et Jaune, la démesure de la vie et la misère de la mort d'André Citroën, un entrepreneur de génie. Un personnage de légende. Mystère du génie ? Et, au-delà de cette énigme, comme pour toute autre forme de génie du reste, comment caractériser son œuvre : s'agit-il d'une simple transposition de concepts et de méthodes, de modèles venus d'outre-Atlantique, de la conjonction originale de la production de masse à l'américaine et de l'originalité créatrice à la française, ou d'un anticonformisme sans autre motivation que la volonté de déstabiliser sans cesse et de façon aussi spectaculaire que possible la société industrielle de son temps, dans son secteur le plus emblématique ? Jusqu'à la Traction, révolution technologique et coup de dé industriel.

Deuxième histoire : Citroën pendant l'ère Lefèbvre-Michelin ou le messianisme technologique (1935-1975)

C'est le cas peut-être unique d'un constructeur avec quatre grands modèles légendaires : la Traction — maintenue et développée —, la 2CV, la DS, la SM, conçues sous l'ombrelle de Michelin, qui ont marqué leur époque bien au-delà du seul champ automobile et ont rayonné dans le monde entier. C'est aussi un messianisme technologique avec des choix technologiques avant-gardistes — 20 à 30 ans d'avance — mais à l'originalité parfois discutable, à la lisière de la création artistique. La France est coupée en deux, entre citröënistes et anti-citröënistes. On frôle à plusieurs reprises la faillite. Mais, globalement, le succès commercial est au rendez-vous, et on peut y voir une stratégie d'innovation atypique et riche d'enseignements. C'est encore une culture d'entreprise unique et des dirigeants à la personnalité controversée, en symbiose avec l'histoire politique et industrielle des « Trente Glorieuses », DS et SM faisant écho aux Caravelle et Concorde. La France coupée en deux, entre citröënistes et anti-citröënistes. Mais la gloire est périlleuse et conduit à nouveau l'entreprise à la banqueroute en 1974.

Troisième histoire : l'ère Peugeot et les risques de la banalisation ? (1975-2020)

Troisième temps : 1974, la fin de l'aventure Citroën ? 40 ans après l'effondrement d'André Citroën, l'histoire semble se répéter et Peugeot rachète Citroën à Michelin. Mais, alors que la période Lefèbvre-Michelin avait en quelque sorte transcendé la propension innovatrice de la firme et exalté la légende de Citroën, l'ère Peugeot semble marquée par les hésitations sur le rôle dévolu à Citroën aux côtés de Peugeot. Depuis le rachat par Peugeot, en 1975, ce sont les ajustements stratégiques d'un groupe confronté aux crises successives de l'énergie puis à la globalisation. Ils entraînent une banalisation progressive et une réputation largement affaiblie, au grand dam des citröënistes, mais aussi au détriment des résultats commerciaux, avec des opportunités majeures ratées (ABS à la fin des années 1970, annulation du lancement des Citroën électriques et hybrides au début des années 2000, etc.).

Les années 2000 marquent pourtant un réinvestissement timide de l'héritage historique, suivi par la résurrection de la marque DS, contestée par le 'noyau dur' des fidèles et aux résultats décevants. Comment expliquer cette banalisation alors même que d'autres marques, comme Audi, Renault (Espace, Twingo, etc.), Tesla, Toyota ont illustré la possibilité d'une stratégie d'innovation y compris dans une industrie mature ? Le contexte concurrentiel a changé avec la globalisation : trop centré sur le marché européen, incapable de transformer un essai prometteur sur le marché chinois, le groupe Peugeot n'a pas la taille critique nécessaire mais le rapprochement envisagé avec Fiat-Chrysler pourrait ouvrir des perspec-

tives nouvelles. Plus largement, au sein des entreprises, l'avènement de la bureaucratie managériale est peu favorable à l'innovation si elle n'est pas contrebalancée par un leader visionnaire ou une culture d'enthousiasme technologique. L'automobile, il est vrai, n'est plus aujourd'hui un objet technologique phare et ne se définit plus d'abord par son architecture ou ses prouesses mécaniques.

Notre récit historique s'organisera donc autour de ces trois périodes. Mais tout récit est une construction plus ou moins sélective et oriente indirectement les interprétations auxquelles il invite. Quelques considérations, d'ordre méthodologique voire épistémologique, sont à ce titre nécessaires pour un ouvrage de nature universitaire. Mais il est permis au lecteur avide de rentrer d'emblée dans le vif de l'histoire de passer outre ces considérations...

PRÉCAUTIONS MÉTHODOLOGIQUES

Une approche universitaire par la citation des sources et par les références

L'ouvrage est universitaire en ce qu'il cite les sources utilisées : rapports annuels ; comptes rendus de conseils d'administration, notes et documents internes, fiches techniques, statistiques commerciales et états financiers, mémoires privés d'acteurs ou de témoins de cette histoire, témoignages et interviews (parfois sous couvert d'anonymat), thèses et ouvrages déjà publiés, etc.¹ Il est construit autour d'un récit détaillé, parfois trop détaillé ou surabondant pour le lecteur, fouillant jusqu'au détail d'un alésage ou d'un bras de suspension. Il s'agit d'étayer solidement la description et l'analyse qui l'accompagne : par exemple, préciser l'alésage et la course du moteur des premières GS (74x59mm) permet d'en induire l'utilisation des mêmes machines-outils que pour le moteur des 2CV (alésage des 2CV6 et course des 2CV4) et donc des coûts partagés.

Ce souci du détail est également nécessaire pour reconstituer le paysage cognitif des décideurs de l'époque : par exemple, pour apprécier l'opportunité de l'investissement dans le moteur rotatif à la fin des années 1960, il faut reconstituer les termes du débat technologique à ce moment, y compris pour certains aspects techniques comme l'étanchéité et la durabilité des segments du rotor. Il s'agit aussi de permettre ce que Karl Popper appelait la réfutabilité des hypothèses : même si la démarche suivie est plus inductive qu'hypothético-déductive, la mention voire la citation des sources et le détail du récit doivent donner au lecteur critique les moyens de son autonomie intellectuelle face au récit, assez de degrés de liberté pour vérifier ou émettre d'autres hypothèses ou interprétations.

¹ On relève en France une solide tradition d'histoire des entreprises, notamment sous l'impulsion de François Caron et Patrick Fridenson.

L'approche est également universitaire en ce qu'elle se réfère à des modèles théoriques, de façon implicite lorsqu'il s'agit de modèles très connus ou explicite lorsque, notamment en conclusion, il s'agit de modèles moins répandus ou d'interprétations théoriques relativement originales.

Une approche transversale

L'ouvrage est cependant atypique, dans le champ universitaire tel qu'il se définit aujourd'hui. Tout d'abord parce qu'il est transversal à plusieurs champs disciplinaires (l'histoire, la gestion, l'économie, mais aussi la sociologie, voire la psychologie, etc.), à rebours de la spécialisation très poussées des disciplines académiques et de leurs sous-domaines de spécialisation. De même, l'ouvrage ne multiplie pas les références aux auteurs et articles de chaque sous-domaine et, à la différence de la terminologie universitaire hyper-spécialisée, se contente souvent de définitions générales. Par exemple, le concept d'innovation, central dans cet ouvrage, pourrait être défini d'une infinité de façons et une littérature universitaire innombrable s'y attache : innovation technologique, de produit, de procédé, de processus, innovation architecturale, incrémentale, etc. Il mériterait aussi d'être défini relativement à d'autres concepts, comme celui de créativité, d'invention, etc. Ibidem pour les concepts de culture d'entreprise, d'imaginaire, d'identité, etc. Or la dominante descriptive du récit conduit à ne pas préciser exclusivement le terme d'innovation, considérant, pour reprendre l'expression du sociologue Passeron, qu'il s'agit d'un « semi-nom », désignant dans le langage descriptif une réalité certes diverse mais communément comprise¹. De même, la précision extrême de la terminologie universitaire en référence aux problématiques académiques du moment au sein de chaque sous-domaine de spécialisation, légitime dans le cadre d'un débat strictement interne à la communauté universitaire, pourrait avoir un effet réducteur : or le récit, même s'il est nécessairement construit à partir de points de vue particuliers, se veut ouvert à une interprétation multiple.

Pour la même raison, des références à différents auteurs des années 1950 aux années 1980 -par exemple, en sciences humaines et sociales, Abraham Maslow, Frédéric Herzberg, Henri Laborit, René Girard, Pierre Bourdieu, etc.- seront souvent privilégiées à des références plus récentes car elles se prêtent souvent mieux à une application transversale conservant un caractère de généralité. A partir des années 1990, l'hyperspécialisation de la recherche universitaire et son recours quasi-exclusif aux méthodes empiriques, si elle permet de préciser toujours davantage les concepts et leur pertinence, rend plus difficile, voire suspecte de spéculation ou de vulgarisation, toute tentative de synthèse à valeur généralisante, à quelques exceptions près, par exemple, pour la neurologie et les

¹ Cf. Jean-Claude Passeron, « Anthropologie et Sociologie », *Raison présente*, n°108, 1993, pp. 1-23.

sciences cognitives, les théories d'Antonio Damasio sur les fondements biologiques de la conscience, ou Ian Hacking, en sociologie, pour l'analyse des constructions sociales, etc.

Cette approche à la fois détaillée et transversale, en envisageant de façon systématique aussi bien les dimensions productives que technologiques, financières, commerciales, le contexte sociétal et politique, etc., permet aussi, toujours dans une mesure relative, ce que Popper appelait la « reproductivité » des hypothèses (en plus de leur réfutabilité, déjà évoquée) ou, s'agissant d'un récit historique inductif, des interprétations : le lecteur ou le chercheur peut tenter d'appliquer la même démarche à un récit analogue concernant, par exemple, une autre entreprise automobile.

Il s'agit aussi, en évitant une spécialisation trop marquée du récit comme des références, de conserver une vision d'ensemble synoptique et de demeurer accessible à tout lecteur averti sans être pour autant un spécialiste.

Une démarche à la fois constructiviste et positive

La démarche sera simultanément constructiviste et positive : on analysera en particulier comment s'est affirmé le Citraënisme, à partir de construits technologiques, esthétiques, symboliques, et cette analyse, de même que le récit descriptif, reposent eux-mêmes nécessairement sur des construits théoriques plus ou moins explicites. Mais cette analyse constructiviste s'inscrit dans une forme de positivisme, c'est-à-dire la foi dans la possibilité de dégager des vérités positives ou pratiques du récit descriptif.

Une démarche à la fois factuelle, qualitative et quantitative

L'ambition scientifique de l'ouvrage repose sur le postulat qu'il y aurait, en sciences humaines, trois sources principales de connaissance, un « trépied épistémologique » : la collection et la description des faits, qui, même si la description factuelle repose elle-même sur une sélection et une structuration implicites, est la source fondamentale de légitimité de la recherche historique ou de l'étude terrain du sociologue ; l'approche quantitative par les analyses statistiques, financières, les analyses des marchés, des segmentations et des courbes de distribution, etc. ; l'approche qualitative par l'analyse des représentations subjectives de la technologie et de leur signification comme par la nature même du récit historique, qui relève de l'écriture littéraire et de la juxtaposition/reconstitution de points de vue. Il y a en ce sens aussi une ambition phénoménologique à ce travail : reconstituer l'expérience vécue par les acteurs de l'histoire (décideurs, consommateurs, etc.), sa cohérence et son sens.

Un récit sans tabou

Il s'agit de reconstituer le passé pour mieux le comprendre. On s'intéressera par exemple à bien comprendre la société et la vie humaine à l'époque d'André Citroën, du système de formation, des élites, de l'organisation matérielle de la vie quotidienne, de la vie familiale, voire sexuelle. Le récit sera sans tabou, sans pour autant se vouloir inutilement provocant. Par exemple, on analysera de façon précise le discours antisémite dominant de la fin du XIX^{ème} siècle aux années 1930, en reprenant ses arguments, parfois très élaborés, et ses relais, par des intellectuels -tel Graham Greene- ou des scientifiques comme par des figures éminentes du progressisme de l'époque ou du monde des affaires, ce qui permettra de mieux comprendre le désarroi d'André Citroën, stigmatisé, comme juif, par ceux-là même dont il se réclame, notamment Henry Ford.

Une nécessaire et inévitable imperfection méthodologique

Le récit sera parfois long, parfois redondant, parfois à l'inverse sûrement trop allusif. Outre l'imperfection naturelle des auteurs et des choses, il faudra y voir le reflet d'une réalité elle-même complexe et nuancée, hésitante et incertaine, qu'il serait vain de vouloir d'emblée réduire à quelques grandes idées trop fortes.

Neutralité téléologique et récit historique

Un premier principe de neutralité, pour tout récit historique, consiste à ne pas projeter sur les décisions d'hier les connaissances ou les problématiques d'aujourd'hui. Tout comme il serait fallacieux de projeter sur l'histoire des pays européens la problématique, de nos jours cruciale, de l'unité européenne, ou, à la façon des historiens de la III^{ème} République, sur l'histoire de la Gaule antique celle de la constitution de la France comme nation. Ou de projeter sur l'histoire des relations sociales dans l'antiquité romaine notre conception des droits de l'homme pour analyser l'esclavage. De même, pour l'histoire automobile, il serait fallacieux de projeter sur les décisions d'autrefois des problématiques telles que celles de la lutte contre la pollution, des énergies renouvelables, ou encore de critiquer a posteriori le choix de concept technologique comme le moteur rotatif, le deux temps ou le diesel qui, au moment où les décisions étaient prises pouvaient sembler des choix rationnels même si, a posteriori, ils se sont parfois révélés des impasses technologiques.

Neutralité relative du jugement

Même sur un sujet relativement peu polémique, la neutralité n'existe pas : il suffit de parcourir les sites des clubs ou associations d'amateurs de Citroën pour comprendre que même un sujet aussi technique et restreint que la suspension hydropneumatique peut encore susciter des passions de nos jours.

Grosso modo, la plupart des ouvrages sur l'histoire de Citroën expriment un point de vue implicitement ou explicitement « citroëniste », célébrant la grandeur des modèles historiques et de ceux qui les ont conçus. À l'inverse, les historiens professionnels, dépendant notamment de l'accès aux archives du groupe PSA, expriment plus ou moins la mémoire historique de l'organisation PSA : Peugeot a sauvé Citroën, victime d'une stratégie non maîtrisée d'innovation et de l'insuccès de modèles réservés à un petit nombre d'inconditionnels. L'histoire officielle explicite de PSA, telle qu'elle se retrouve sur les documents mis à disposition par l'organisation (site web du groupe et de ses différentes marques, brochures, etc.), tend parfois, quant à elle, à fusionner les passés distincts des différentes marques -alors que, jusqu'en 1975, les histoires de Peugeot et Citroën sont strictement distinctes voire rivales. Le récit historique officiel de PSA tente même parfois de réécrire l'histoire : la création de la marque « DS » a pu ainsi conduire à présenter l'héritage historique de DS comme s'il était dès le départ distinct de celui de Citroën ; la fusion dans une entité unique de gestion du patrimoine automobile du groupe de ses différentes marques, au sein de « L'aventure Peugeot-Citroën-DS », parfaitement justifiée en termes de gestion des moyens, peut conduire à un récit historique également biaisé, comme s'il y avait une histoire commune, dès les origines, entre ces marques, et, concernant les marques du groupe PSA, omet la marque Simca, pourtant importante dans l'histoire automobile française et reprise par PSA à la fin des années 1970.

Tout récit est donc écrit d'un certain point de vue, chargé d'un jugement implicite, de sorte que les conclusions mêmes sont incluses dans le point de vue initial. La neutralité ne peut s'imposer à soi-même sauf à mettre en relativité le propos, l'objet et les enjeux mêmes de l'étude qui, après tout, n'ont qu'une importance infiniment relative dans l'histoire et la vie des humains et appartiennent déjà à un passé révolu voire lointain.

Quel est le point de vue sous-jacent à l'ouvrage, outre son ambition synoptique et transversale ? Il suppose une certaine empathie avec le citroënisme, pour mieux le comprendre. Au-delà de cette empathie critique, le point de vue est celui d'un certain enthousiasme technologique et d'une économie du bien commun : la foi dans un progrès technologique raisonnable et dans le postulat que la politique de produit des firmes doit refléter ce progrès pour servir les intérêts des consommateurs, pris individuellement comme dans leur ensemble et de la société qu'ils constituent, ce qui est distinct du consumérisme.

Il sera, quelquefois, question de personnes, acteurs actuels ou passés, de l'histoire de Citroën car, sans l'évocation de ces personnes, on ne comprendrait pas très bien la politique de produits. Mais, pour directe et libre que soit cette analyse, elle ne s'érigera en aucun cas en tribunal de l'histoire automobile qui, avec le recul des ans et les présupposés du présent, décernerait, forcément à tort, les bons et les mauvais points aux uns et

aux autres. Il s'agira autant d'essayer de comprendre et de reconstituer le contexte et la motivation des actions, au sens où l'entendait le philosophe Max Weber, que d'en évaluer les résultats. La difficulté d'accéder à la réalité des processus de décisions internes et des jeux de pouvoir, dans ce qu'ils ont d'informel, interdit tout jugement définitif sur le rôle des personnes. Le décalage dans le temps industriel, la conception et l'industrialisation d'un véhicule prenant au moins trois ans, le basculement vers une nouvelle technologie plus encore, fausse également la pertinence des jugements dès lors que les bons ou mauvais résultats à un moment donné peuvent en fait refléter la pertinence ou l'impertinence de décisions engagées quelques années plus tôt par un autre dirigeant. Etc.

Dans cette perspective, cet ouvrage se voudra aussi respectueux des personnes qu'indépendant des influences.

Une approche pragmatique

L'ouvrage se rattache au domaine des sciences de gestion. Sa visée est pragmatique pour la mise en évidence de dimensions pertinentes pour l'action, en négatif -par exemple la mise en évidence d'effets pervers de telle ou telle méthode de marketing- ou en positif -par exemple, une méthode d'analyse de la diffusion commerciale d'une innovation. On ira aussi, au fil du récit ou en conclusion, dans le détail de recommandations hypothétiques, parce qu'elles sont la condition même de la critique de l'existant : par exemple, si on critique l'impact du financement de la protection sociale sur les salaires, c'est que l'on suppose implicitement qu'il pourrait en être autrement et il faut alors illustrer comment. Mais on s'arrêtera au seuil du politique, c'est-à-dire, pour cet exemple, de la prise en compte des facteurs de pouvoir et de décision qui rendent possible ou impossible un changement des modalités de financement de la protection sociale. Il s'agit de mettre en évidence un enchaînement de causes et d'effets, pas de militer pour telle ou telle politique. Il en est de même pour les décisions stratégiques des entreprises : on peut mettre en évidence les avantages et les inconvénients de telle ou telle orientation mais, dans les faits, ces décisions sont elles-mêmes immanentes à un processus cognitif et politique spécifique à l'organisation, à sa gouvernance, à sa structure, etc.

Joël BROUSTAIL, professeur à Sorbonne Université, ancien élève de l'ENS, de HEC et de la Sorbonne, agrégé d'histoire, agrégé et docteur en sciences de gestion, est l'auteur de nombreux articles et ouvrages de l'histoire des religions au management des technologies. Il a exercé diverses responsabilités, notamment en Asie et au Moyen-Orient, et enseigné dans plusieurs universités étrangères. Il est membre de l'unité de recherche CNRS-Sorbonne SIRICE.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Première partie : LES ORIGINES : ANDRÉ CITROËN, LE NAPOLÉON DE L'AUTOMOBILE (1878-1934) | |
| Chapitre 1 : Une jeunesse à la Belle Époque | 19 |
| Chapitre 2 : L'entrepreneur | 54 |
| Chapitre 3 : La conquête automobile..... | 85 |
| Chapitre 4 : La montée des périls..... | 121 |
| | |
| Deuxième partie : L'ÈRE LEFÈBVRE-MICHELIN (1935-1974) : LE MESSIANISME TECHNOLOGIQUE. | |
| Chapitre 5 : La révolution continuée | 169 |
| Chapitre 6 : Concurrences dangereuses..... | 229 |
| Chapitre 7 : Doctrine et organisation | 249 |
| Chapitre 8 : Paris d'avenir et crise finale..... | 298 |
| | |
| Troisième partie : PEUGEOT-CITROËN OU LA MÉPRISE STRATÉGIQUE (1974-...) | |
| Chapitre 9 : Ajustements et improvisations | 351 |
| Chapitre 10 : Banalisation ? | 383 |
| Chapitre 11 : Le retour de Citroën ? | 432 |
| Chapitre 12 : Gestion de marques et impossible globalisation : un groupe qui cherche ses marques..... | 477 |

Première partie

LES ORIGINES :

ANDRÉ CITROËN, LE NAPOLÉON DE L'AUTOMOBILE

(1878-1934)

*« Mais, mon cher, dès qu'une idée est bonne,
le prix n'a pas d'importance. »*
(André Citroën)

Chapitre 1

Une jeunesse à la Belle Époque

UNE ENFANCE JUIVE ET FRANÇAISE A PARIS A LA FIN DU XIX^{ème} SIECLE

Une famille juive d'immigration récente

Né en 1878, André Citroën est le dernier de cinq enfants, dans une très riche famille de diamantaires juifs originaire de Hollande : son père, Lévie, a rejoint la France, obtenu la nationalité française en 1871, soit seulement sept ans avant la naissance d'André. Le nom même de Citroën proviendrait, à l'époque de la domination française en Hollande sous Napoléon, de l'obligation -Code civil oblige- d'avoir un patronyme : l'ancêtre d'André Citroën, alors commerçant en fruits importés des colonies hollandaises, surnommé l'homme des citrons, aurait choisi de s'appeler 'Limoenman', ensuite francisé en Citroen devenant... Citroën avec un tréma pour mieux franciser encore le patronyme. La famille Citroën s'est ensuite spécialisée dans la bijouterie puis dans le commerce des pierres précieuses, jusqu'à constituer une véritable dynastie diamantaire européenne. C'est l'époque de la spectaculaire montée en puissance des empires financiers juifs, dont la famille Rothschild est le symbole : de simple changeur dans le ghetto juif de Francfort, l'établissement familial est devenue une grande banque, présente dans les différentes places financières européennes (où se trouve un représentant de la famille, Salomon à Vienne, Jacob à Paris, Nathan à Londres,...). Les Rothschild prêtent aux plus grandes entreprises comme aux gouvernements et, anoblis, appartiennent désormais à l'aristocratie. Dans *La comédie humaine*, le Baron de Nucingen, banquier juif anobli et

1 John Reynolds, *André Citroën*, Gloucestershire, Alan Sutton Publishing, Stroud, 1996, p.7.

converti au Catholicisme, en est l'archétype. Cet essor de la puissance financière juive européenne est favorisé par le développement industriel et par la fin progressive des persécutions en Europe occidentale : en France notamment, l'émancipation des Juifs, entamée par Louis XVI, est parachevée par la Révolution. Lévie Citraën étend sa clientèle et développe ses affaires. A sa mort, la fortune du père d'André Citraën, avec une évaluation de 2,4 millions de F, le classe parmi les 0,2% Parisiens les plus riches¹. Il a maintenu des liens étroits avec le réseau international des Juifs spécialisés dans le commerce des pierres précieuses : il participe de cette internationale juive des affaires et des fortunes récentes. Il possède, outre ses actifs en France, une entreprise de taille et de commerce de diamants avec un de ses cousins germains à Amsterdam, une autre à New-York, estimée à un million de F lors de sa succession. Son épouse est elle-même la fille d'un négociant diamantaire, issue d'une famille juive polonaise. Pourtant, la volonté d'intégration de la famille Citraën est évidente : le choix de prénoms français sans connotation juive pour les enfants (Jeanne, Hugo, Fernande, Bernard, André) le révèle. Le père, Lévie Citraën, quant à lui, se fait désormais appeler Louis-Bernard Citraën.

Un quartier bigarré de Paris

A Paris, Lévie Citraën s'est installé avec son épouse dans le 9^{ème} arrondissement de Paris, à l'époque un quartier bigarré, proche de Montmartre, de Pigalle comme du cœur politique et administratif de la Capitale, un quartier également marqué par une forte présence juive, joaillers, diamantaires, commerçants de textile, qui habitent souvent dans le même immeuble que leur boutique. La famille Citraën emménage d'abord rue Laffitte, la rue des marchands de tableaux : les peintres de l'école de Barbizon, Cézanne, les Nabis, plus tard les Fauvistes puis Picasso exposent dans les galeries de la rue Laffitte. Le musicien Jacques Offenbach y réside. On y trouve aussi le siège de la Banque Rothschild en France. La famille déménage ensuite rue de Château-dun, rue bourgeoise mais très proche de Montmartre comme des cabarets et guinguettes qui fleurissent le long de la rue des Martyrs, où l'on boit, comme l'évoque Victor Hugo « un vin plein de fureur, de cris et de jurons² », puis rue La Fayette, fidèle, donc au même quartier : c'est rue Lafayette que, quelques années plus tard, en 1893, deux juifs alsaciens venus de la confection, fondent un magasin de nouveautés nommé « Les Galeries », les futures Galeries Lafayette. Le Paris de l'époque n'est pas homogène. Le métro n'existe pas encore et on voyage d'un quartier à l'autre via des omnibus tirés par des chevaux. Chaque quartier possède dès lors une identité spécifique, comme le constate l'écrivain autrichien Stefan Zweig, en évoquant sa brève jeunesse

1 Cf. Adeline Daumard, dir., *Les fortunes françaises au XIX^{ème} siècle : enquête sur la répartition et la composition des capitaux privés à Paris, Lyon, Lille, Bordeaux et Toulouse, d'après l'enregistrement des déclarations de succession*, Paris et La Haye, Mouton, 1973.

2 Victor Hugo, « Melancholia », *Les Contemplations*, Paris, Hachette, 1882, p. 136.

parisienne vers 1900 : « Au moment où je fis sa connaissance, la ville n'était pas encore aussi complètement fondue en un tout qu'elle l'est aujourd'hui grâce au métro et aux automobiles ; c'étaient encore principalement les immenses omnibus traînés par de lourds chevaux fumants qui assuraient les communications. A la vérité, on ne pouvait guère découvrir Paris plus agréablement que de « l'impériale » de ces larges véhicules, ou des fiacres découverts qui, eux non plus, ne roulaient pas trop fiévreusement. Mais se rendre de Montmartre à Montparnasse représentait quand même encore, à l'époque, un petit voyage et je jugeais tout à fait digne de foi la légende selon laquelle il existait des Parisiens de la rive droite qui n'étaient jamais allés sur la rive gauche, et des enfants qui n'avaient joué qu'au Luxembourg et n'avaient jamais vu le jardin des Tuileries ou le parc Monceau. Le vrai bourgeois ou le vrai concierge demeurait volontiers « chez soi », dans son quartier ; il se créait son petit Paris dans l'enceinte du grand Paris, et c'est pourquoi chacun de ces arrondissements avait son caractère distinct et même provincial¹. » Le réseau de transport urbain par omnibus, avec plus de 16 000 chevaux, est bien organisé, très proche, finalement, du réseau de bus contemporain, avec un tracé bien délimité de lignes fixes, des stations d'arrêt, équipées parfois d'une salle d'attente, un changement d'attelage en milieu de course. Les voyageurs demandent l'arrêt aux stations prévues par un cordon, comme l'évoque un romancier dans *Le crime de l'omnibus* : « l'omnibus atteignait le point où la rue des Martyrs croise deux autres rues, fort habitées : la rue de Laval, à gauche, et la rue Condorcet, à droite. On s'arrête toujours là pour dételer le cheval de renfort, et aussi parce qu'à cet endroit du parcours, il arrive souvent que la voiture se vide. Les voyageurs, et surtout les voyageuses, descendent en masse². » Le chauffeur est astreint à un pointage pour s'assurer du respect des horaires prévus : « Le conducteur s'était accoté dans le coin, à l'entrée de la voiture, au-dessous du compteur, et il s'occupait à vérifier, à la clarté fugitive des becs de gaz, les derniers pointages de sa feuille³. » Mais la rapidité de la course dépend bien sûr, de la circulation, du nombre de voyageurs et d'arrêts demandés : « Ils allaient d'autant plus vite qu'aucun voyageur ne demandant le cordon, le cocher, qui n'était pas obligé de les retenir souvent pour laisser descendre quelqu'un, les poussait tant qu'il pouvait. C'était à peine s'il s'arrêtait aux stations réglementaires. Personne à prendre au bureau de la rue du Louvre ; personne non plus au bureau de la rue Croix-des-Petits-Champs. Place de la Bourse, il y eut du changement. (...) L'omnibus roulait toujours d'un train à faire honte aux fiacres. Les deux vigoureux percherons qui le traînaient distançaient les calèches⁴. » Sur le pavé parisien, le confort est parfois précaire : « Il roulait maintenant sur le pont Neuf, et le cocher, qui avait hâte de finir sa journée, lança ses chevaux au grand trot sur la pente qui descend

1 Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen*, Paris, Albin Michel, 1948, Ed. Kindle, empl. 2094.

2 Fortuné Du Boisgobey, *Le Crime de l'omnibus*, Paris, Plon, 1881, Ch. 1, p. 12.

3 F. Du Boisgobey, *Le Crime...*, Ch. 1, p. 9.

4 F. Du Boisgobey, *Le Crime...*, Ch. 1, p. 14.

vers le quai du Louvre. Les voitures de transport en commun ne sont pas tout à fait aussi bien suspendues que les calèches à huit ressorts, et ce mouvement précipité eut pour effet de cahoter fortement les voyageurs¹. » Et le soir, l'éclairage, à l'intérieur de l'omnibus, est tout relatif : « Encore, s'il faisait clair dans ce diable d'omnibus ; mais une des lanternes est éteinte, et l'autre charbonne comme un lampion qui n'a plus d'huile. On n'y voit goutte. Nous sommes dans une caverne roulante². » Les attelages causent cependant des nuisances, au premier chef l'abondance de crottin de cheval dans les rues, dont se plaint un journaliste du *Figaro* dénonçant « des crottins malodorants et dangereux pour la vue comme pour la respiration³ ». Sans doute le jeune André, outre des promenades en omnibus à chevaux, se familiarise-t-il aussi avec la bicyclette au Parc Monceau ou dans les allées du Bois de Boulogne. Dans les années 1890, les bicyclettes revêtent une forme très proche des vélos actuels, avec deux roues de dimension égale, un pédalier entraînant la roue arrière par chaîne, éventuellement associé à un dérailleur, et leurs jantes s'équipent de pneumatiques, suivant les brevets de Dunlop et de Michelin (qui invente le pneumatique à chambre à air)⁴. Désormais produit à l'échelle industrielle, par Peugeot, Manufrance ou Mercier, le vélo devient accessible aux classes moyennes voire aux ouvriers : le règne de la « petite reine » débute en France dans les années 1890. Le premier Tour de France sera organisé en 1903.

La vie quotidienne du jeune André, celle d'une famille de la grande bourgeoisie, était, somme toute, assez proche de la vie actuelle, en termes de confort, avec l'avantage d'un très grand appartement et d'une domesticité abondante. Si l'éclairage public est encore au gaz, avec ses rites d'allumage et d'extinction par les allumeurs de réverbère, l'éclairage électrique commence à se répandre chez les plus riches. Eau et gaz à tous les étages sont désormais très répandues, de même que, dans la bourgeoisie, les toilettes individuelles à chasse d'eau et la salle de bain. Après la grande puanteur de 1880, le tout-à-l'égout se généralise à Paris⁵, entraînant la disparition du métier de « vidangeur » des fosses d'aisance...

En dehors de Paris, la famille Citroën, pour les vacances, a l'habitude de se rendre sur les plages normandes, qu'elle gagne en prenant le train à la Gare Saint-Lazare.

Le suicide du père

Très tôt, le jeune André est confronté à la fragilité tragique de l'existence : en 1884, à l'âge de 6 ans, il perd son père qui, victime d'une escroquerie, s'est

1 F. Du Boisgobey, *Le Crime...*, Ch.1, p. 9.

2 F. Du Boisgobey, *Le Crime...*, Ch. 1, p. 8.

3 Cf. Archives du Figaro. <https://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2016/07/01/26010-20160701ARTFIG00300-en-1900-le-pic-de-pollution-a-paris-est-du-aux-moteurs-a-crottin.php>

4 Déposés respectivement en 1888 et 1890.

5 Cf. David Barnes, *The great stink of Paris and the nineteenth-century struggle against filth and germs*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2006.

suicidé. André, sa mère et ses frères et sœurs sont en Normandie, à Trouville, en bord de mer, un dimanche début septembre. Mais, de retour de la plage, les enfants trouvent leur mère bouleversée. Elle leur explique qu'elle doit rentrer d'urgence à Paris. Quelques jours plus tard, elle revient les chercher et leur explique que leur père est parti pour un très long voyage. En fait, il s'est jeté par la fenêtre de leur appartement, au milieu de la nuit, se brisant les jambes et la colonne vertébrale, et périt quelques heures plus tard malgré les soins du médecin du quartier¹. Une première tentative de suicide avait déjà échoué mais il a réussi à déjouer un instant la surveillance de ses proches. La cause de ce départ brutal ? C'est l'échec d'une opération financière : Lévie Citroën s'est lancé dans une spéculation à hauts risques sur une mine de diamants en Afrique du Sud ; les actions se révélèrent sans aucune valeur. La famille n'est pourtant pas ruinée, mais il y a risque de banqueroute des affaires Citroën et, plus que l'impact réel, c'est sans doute la honte de l'échec qui a brisé le diamantaire. André et ses aînés sont alors élevés par leur mère qui reprend le négoce de diamants et de perles fines. Ce suicide du père, survenu si tôt, pourrait contribuer aussi à un désir de revanche par une réussite d'autant plus spectaculaire qu'elle rachèterait l'humiliation paternelle.

Jeux de hasard, jeux de la vie

Quels peuvent-être les sentiments du jeune garçon ? Bien sûr, la peine, le désarroi immense. Mais, sans doute aussi la certitude, très tôt, que l'existence est aléatoire : on gagne, où l'on perd, comme dans ses jeux de hasard si prisés des familles juives, que l'on pratique dans la famille Citroën, notamment durant les fêtes de Hanoucca, en décembre, comme le jeu de Dreidel. Il s'agit d'un jeu de toupies portant un dé dont chacun des faces latérales, marquée d'une lettre (G, H, N and S) exprime un résultat plus ou moins heureux (G for Gimel, soit, en Yiddish, « tout » signifiant que l'on ramasse tout l'argent misé par les joueurs, H pour Hey signifiant « la moitié », permettant de ramasser la moitié de cet argent, N pour Nun, signifiant « rien » et, enfin, S pour Shin, obligeant à miser de l'argent en plus. Ce jeu, devenu très populaire au sein des communautés juives européennes au cours du XV^{ème} siècle, bien que de diffusion allemande et anglo-saxonne (on le retrouve aussi, sous une forme très proche en Angleterre), remonterait, d'après certaines traditions juives, jusqu'au temps de la domination hellénistique. Les origines les plus anciennes du jeu seraient en fait babylo-niennes, avec une toupie portant deux faces, Ishtar et Ninurta, symbolisant la victoire ou la défaite². On peut aussi évoquer le mythe de Job, si essentiel dans la philosophie juive : Job, après avoir été comblé de richesses, d'amour et d'enfants, perd brutalement richesses, famille et santé suite à un pari de Satan avec Dieu, puis les recouvre après avoir persisté dans sa foi malgré les

1 J. Reynolds, *André Citroën...*, p.10.

2 <https://www.haaretz.com/jewish/.premium-gyration-nation-the-weird-ancient-history-of-the-dreidel-1.5344849>

alea du destin : on gagne un jour, on perd un autre, c'est la vie, mais il faut continuer à jouer... Ce sens de la légèreté aléatoire de l'existence, à la fois fataliste et pousse-au-risque, préfigurerait le goût d'André Citroën, une fois adulte, pour les jeux d'argent comme exorcisme de l'angoisse.

Une fuite en avant dans l'excellence scolaire ?

En attendant, le jeune André s'investit dans les études. C'est le choix d'une réussite au sein de la méritocratie scolaire de la III^{ème} République. Il étudie au Lycée Condorcet, rue du Havre, près de la gare Saint-Lazare, pas très loin du domicile familial. Le Lycée Condorcet est un des lycées les plus prestigieux à l'époque, à l'égal de Louis Le Grand : son proviseur était auparavant en poste dans l'établissement du Quartier latin. Sans internat, ayant une réputation libérale, Condorcet accueille des enfants de la bourgeoisie progressiste, notamment juive : Henri Bergson, issu comme André d'une famille juive polonaise, y a étudié et obtenu le premier prix du concours général de mathématiques, en 1877. Décrochant les prix d'excellence (que ce soit en maths, en littérature et lettres classiques, en allemand ou en anglais) lauréat du concours général, André Citroën obtient les meilleures notes en mathématiques de sa génération de bacheliers : à l'époque, seulement environ 1% des jeunes d'une génération poursuivent leurs études jusqu'au bac.

| Proportion de bacheliers dans une génération 1851-2006 | |
|--|------|
| Année | % |
| 1851 | 0,6 |
| 1901 | 0,9 |
| 1931 | 2,5 |
| 1951 | 5,3 |
| 1961 | 11,2 |
| 1967 | 15,4 |

1 Rabbi Marc Gellmann, au Temple Beth Torah à Dix Hills, L.I., cite à ce propos plusieurs écrits talmudiques, médiévaux ou modernes : "It is in the texts of our tradition and in our history (...) The Talmud refers to gamblers with a Greek word meaning 'players with dice.' In the 15th century cards became popular among Jewish communities of medieval Europe, and tennis became a betting game. By the 18th century they were heavily involved in various forms of lotteries." <https://www.nytimes.com/1984/12/24/style/a-panel-explores-gambling-among-jews.html>

Les références d'un jeune Français à la fin du XIX^{ème} siècle : Napoléon et Jules Verne

Le jeune André Citroën dévore Jules Verne. La véritable religion d'André Citroën est, dès l'enfance, la religion du progrès technologique. C'est ainsi qu'il faut comprendre sa passion pour Jules Verne, *Vingt-mille lieues sous les mers*, *De la Terre à la Lune*, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, etc. *De la Terre à la Lune*, surtout, joue un rôle essentiel dans l'imaginaire d'André, qui affirmera plus tard que « la transmission du mouvement a toujours dominé ma pensée¹ ». Il s'agit de lancer un obus pour atteindre l'astre de la nuit : l'artillerie est à l'époque une science de pointe et, après l'X, André Citroën s'orientera vers l'artillerie pour son service. Peut-être même trouve-t-il dans le personnage d'Impey Barbicane, à l'origine du projet lunaire, des raisons d'admirer déjà la collaboration entre le génie américain et le génie français. Il s'agit aussi, dans le roman, de reconverter l'industrie militaire de fabrication d'obus, après la guerre de sécession, tout comme, pour André Citroën plus tard, il s'agira de reconverter l'usine d'obus après la première guerre mondiale.

Comme la plupart des petits Français, il grandit aussi dans l'admiration de Napoléon. *Le Mémorial de Sainte-Hélène* est un de ses livres de chevet La légende napoléonienne fait partie intégrante du récit national. Malgré la défaite finale des entreprises militaires, malgré la guerre incessante dévoreuse de jeunes hommes, malgré l'abandon de l'empire français d'Amérique, vendu pour une bouchée de pain aux États-Unis, on retient de Napoléon l'œuvre organisatrice, juridique et administrative et le génie, l'audace du d'un dirigeant charismatique, voire l'ambition toute romantique de la démesure. Déjà, la figure de Napoléon transcende les clivages politiques. C'est sous la monarchie de Juillet que les restes de l'Empereur ont été rapatriés et placés aux Invalides. C'est la figure héroïque chantée par Victor Hugo, devenu poète officiel de la III^{ème} République (et par ailleurs si hostile à Napoléon III, « Napoléon le petit »). C'est aussi une conception rationaliste du progrès, reposant simultanément sur la volonté populaire, exprimée notamment par le truchement du plébiscite, et sur la vision d'un leader charismatique, dépassant les clivages partisans : l'action entrepreneuriale d'André Citroën sera en ce sens directement inspirée de la conception napoléonienne du pouvoir, par une « politique de l'offre » de produits novateurs appelant un plébiscite des consommateurs. Il fut aussi, comme bien d'autres adolescents, fasciné par le Général Boulanger mais le suicide romantique de ce dernier, sur la tombe de sa maîtresse le scandalisa.

1 André Citroën, discours aux concessionnaires à l'occasion du Salon de l'automobile de 1921, cité par S. Schweitzer, *André Citroën...*, p. 128.

La Tour Eiffel, la Statue de la Liberté et les Expositions Universelles de 1878, 1889 et 1900 : la Religion du Progrès

Les références d'un enfant, adolescent ou jeune homme parisien de l'époque, ce sont aussi les monuments et, tout spécialement, les monuments emblématiques de l'époque, deux œuvres cousines, la statue de la Liberté et la tour Eiffel. La statue de la Liberté, offerte par la République française aux États-Unis pour célébrer le centenaire de leur indépendance, est dessinée par le sculpteur français Bartholdi mais la structure métallique interne en est conçue par l'ingénieur centralien Gustave Eiffel, que le jeune André tient en haute admiration. Elle est dévoilée en 1886, la tour Eiffel en 1889. On peut imaginer les visites sur le chantier, pour voir les ouvriers s'affairer à la construction de la tour et, surtout, son élévation progressive, semaine après semaines, pour finalement dominer le ciel parisien. Sûrement le jeune André Citroën a-t-il aussi entendu des discussions passionnées sur l'opportunité de son érection, dont un collectif d'artistes et d'intellectuels, incluant Emile Zola, s'est fait l'écho : « Il suffit d'ailleurs, pour se rendre compte de ce que nous avançons, de se figurer une tour vertigineusement ridicule, dominant Paris, ainsi qu'une noire et gigantesque cheminée d'usine, écrasant de sa masse barbare : Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, la tour Saint-Jacques, le Louvre, le dôme des Invalides, l'Arc de triomphe, tous nos monuments humiliés, toutes nos architectures rapetissées, qui disparaîtront dans ce rêve stupéfiant. Et pendant vingt ans, nous verrons s'allonger sur la ville entière, frémissante encore du génie de tant de siècles, comme une tache d'encre, l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôle boulonnée¹. »

Toutes deux incarnent l'alliance du génie technologique français avec le souci de l'œuvre d'art. C'est encore le prestige des expositions universelles, qui voient l'émulation technologique des nations occidentales et scandent la vie du jeune André Citroën. La première exposition universelle de Paris depuis la désastreuse guerre franco-prussienne de 1870 se tient en 1878, l'année de sa naissance, et marque le retour de la France dans le concert des très grandes nations avec une ampleur inédite : aucune exposition précédente ne lui est comparable et 13 millions de personnes ont payé pour la visiter. C'est précisément à l'occasion de cette exposition que la tête de la statue de la Liberté est présentée, qu'un éclairage électrique est inauguré pour illuminer le nouveau palais du Trocadéro. Un monoplane, conçu par Félix du Temple, un officier de la Marine, réalisé en aluminium et animé par un moteur à vapeur actionnant une hélice, pose les principes de l'aéronautique moderne. Thomas Edison démontre les propriétés extraordinaires de son phonographe et de la lampe à incandescence. André Citroën a onze ans lorsque se tient, en 1889, l'Exposition universelle qui inaugure la tour Eiffel, accueille plus de 36 millions de visiteurs. Sans doute est-il monté jusqu'au deuxième étage, comme tant d'autres : les as-

¹ Collectif d'artistes, « Les artistes contre la tour Eiffel », *Le Temps*, 14 février 1887.

censeurs n'ont pu être installés à temps. Outre la tour emblématique, un « palais des machines », conçu par un centralien, Victor Contamin, constitue le plus grand édifice de fer et de verre jamais construit. Contamin pose aussi les jalons de la technique du béton armé. Thomas Edison, de retour à Paris, est invité par Gustave Eiffel dans son appartement, tout en haut de la tour. C'est un autre centralien, Joseph Farcot, qui présente un dispositif de servocommande et de régulation de machines à vapeur, permettant à un seul homme de superviser le fonctionnement de machines à vapeurs aussi lourdes et puissantes qu'elles soient. Aristide Bergès, encore un centralien, y présente ses projets de production hydro-électrique. Une exposition coloniale, incluant un « village nègre », entend illustrer l'ambition internationale et ce que Jules Ferry appelait la « mission civilisatrice » de la France. L'Exposition universelle de 1900 n'est pas en reste et accueille près de 50 millions de visiteurs. Outre une Grande Roue en métal, le Petit et le Grand Palais, le Pont Alexandre III, le Pont Mirabeau, terminé en 1896, avec sa structure métallique, ses allégories de Révolution et de la bicyclette, la Gare d'Orsay et les premières lignes de métro mettent en scène le Progrès.

LA CONFRONTATION A L'ANTISEMITISME

Des formes nouvelles d'antisémitisme

Bien avant l'affaire Dreyfus, l'essor spectaculaire de l'influence économique des réseaux juifs nourrit une forme nouvelle d'antisémitisme : déjà, dans *Le Juif*, écrit en 1831, Stendhal met en scène un personnage parfaitement cynique et caricatural, prêt à vendre père et mère pour un maigre profit. Alors que les identités nationales s'affirment, on reproche de plus en plus aux Juifs de n'appartenir à aucune patrie : les Rothschild n'ont-ils pas manœuvré pour permettre en 1875 la prise de contrôle par les Britanniques du canal de Suez, pourtant construit par les Français et à la barbe de ces derniers, en prêtant l'équivalent de 99 millions de F-or¹ au gouvernement britannique, dirigé par Disraeli, également d'origine juive ? Edouard Drumont, en 1886 (André a huit ans), publie chez Flammarion un pamphlet antisémite *La France juive*, dont le lancement est soutenu par *Le Figaro* : l'ouvrage cite plus de 3000 personnalités juives et détaille leurs manipulations supposées de la vie économique et politique, mettant en scène un réseau maléfique international et sans appartenance nationale, dénonçant l'*Alliance israélite universelle* créée par le député Adolphe Crémieux (initialement Isaac Jacob Adolphe Crémieux), franc-maçon, à l'origine de l'octroi de la citoyenneté française aux Juifs d'Algérie en 1870. Drumont décèle l'essence perverse, à l'en croire, du Juif jusque dans leur apparence physique : « la race avide et basse apparaît vite dans ces doigts crochus, dans ces doigts toujours agités par la convoitise, toujours

¹ Martine Orange, *Rothschild, une banque au pouvoir*, Paris, Albin Michel, 2012, p.129.

contractés pour le rapt (...) au moral vaniteux, ignorant, cupide, ingrat, bas, rampant, insolent (...) Les yeux chassieux ne regardent point, le teint est jaunâtre, les cheveux couleur de colle de poisson¹.» L'ouvrage de Drumont est un succès avec plus de 60 000 exemplaires vendus la première année², un chiffre exceptionnel pour l'époque. En 1890, le journal *La Croix* s'affiche ouvertement comme « journal le plus antijuif de France³ ». En 1892, au coeur du scandale de Panama se trouvent deux affairistes d'origine juive allemande, Cornélius Herz et le Baron de Reinach, responsable de la publicité de la Compagnie universelle du canal interocéanique de Panama, créée, en 1879, par Ferdinand de Lesseps : ils auraient soudoyé des députés pour mobiliser, en émettant un emprunt, des sommes considérables de petits épargnants pour une société en fait déjà au bord de la faillite.

Nul doute que des jeunes lycéens raillent et ostracisent le jeune Juif, même dans un établissement réputé libéral comme Condorcet. Le roman de Jacques de Lacretelle, *Silbermann*, publié en 1922⁴, décrit les brimades -on dirait aujourd'hui le « harcèlement »- dont un jeune Juif pouvait être victime. Le narrateur, un jeune homme d'origine protestante, se lie d'amitié avec David Silbermann, un adolescent d'origine juive à l'intelligence brillante, qui collectionne les prix d'excellence, élève dans le même lycée parisien. Mais, très vite, il est témoin des persécutions dont Silbermann est la victime de la part de ses camarades, catholiques pour la plupart : « Un jour, l'un d'eux, je ne sais qui, passant devant Silbermann, le rejeta en arrière, hurlant féroce à sa face : — Mort aux Juifs⁵. » Indigné, il va faire un serment d'amitié avec Silbermann, dont il admire l'intelligence, mais se retrouve alors à son tour ostracisé par ses camarades. Silbermann a l'ambition d'une revanche, celle de révolutionner la littérature française mais, une fois adulte, il finit par s'exiler aux États-Unis. L'analogie avec André Citroën, jeune lycéen juif collectionnant les prix d'excellence, mérite l'attention, d'autant que ce dernier, comme Silbermann, donnera toute sa confiance, une fois entrepreneur, à un protestant, Georges-Marie Haardt, son plus proche collaborateur, et, comme Silbermann toujours, regardera toujours avec admiration les États-Unis, au point d'envisager s'y installer.

Le tournant de l'Affaire Dreyfus

Il a 17 ans alors que l'affaire Dreyfus éclate, exacerbant l'antisémitisme à un point jamais atteint jusque-là en France. André Citroën intègre l'X en 1898 — 62^{ème} sur 201 admis. C'est l'année du *J'accuse* de Zola. Les faits sont bien connus : le jeune capitaine Dreyfus, accusé de transmettre des documents à l'ambassade allemande, est soumis, en 1895, à l'humiliation

1 Edouard Drumont, *La France juive*, 3^{ème} édition, Paris, Flammarion, 1886, p.60.

2 Grégoire Kauffmann, *Edouard Drumont*, Paris, Perrin, 2008, p.127.

3 *La Croix*, 30 août 1890.

4 Jacques de Lacretelle, *Silbermann*, Paris, Gallimard, NRF, 1922.

5 Jacques de Lacretelle, *Silbermann...*, p.182.

publique de la dégradation aux cris d'une foule haineuse vociférant « À mort Judas ! Mort au juif ! » et condamné à la déportation, sur « l'île du Diable », mais le colonel Picquart, nouvellement nommé à la tête du Renseignement, prouve que la pièce à conviction était un faux et, contre sa hiérarchie, rend publique la manipulation. L'affaire Dreyfus revêt pour le jeune André une signification considérable. Comme lui, c'est un Juif au prénom français -Alfred- et sa famille, originaire d'Alsace, a, du reste, fait le choix de la France en 1871 ; comme lui, il est issu d'une famille riche, ayant su tirer parti du développement économique ; comme lui, il a joué le jeu de la méritocratie républicaine, en préparant dans un lycée parisien les grands concours et, comme lui, il a réussi Polytechnique.

C'est aussi un moment de prise de conscience par la communauté juive de la nécessité d'un État spécifique et le projet sioniste d'un retour dans la Terre promise prend forme. Le Juif hongrois Théodore Herzl, présent en France durant ces années de tourmente, publie, en 1896, en France, *L'État des Juifs*, un manifeste pour un État juif en Palestine, qui serait un « abri permanent pour le peuple juif », et fonde l'organisation sioniste mondiale. Ce projet connaîtra un progrès décisif avec le soutien des protestants évangéliques américains, qui y voient, comme les Juifs, l'accomplissement d'une prophétie biblique, annonçant, pour ces protestants, la fin des temps.

Le début du XX^{ème} siècle voit prospérer un antisémitisme d'inspiration non plus seulement religieuse mais nationaliste -la critique d'une internationale juive apatride, illustrée par le tristement fameux *Protocole des sages de Sion*, un faux produit par les services de renseignement russes et supposé reproduire les minutes d'un plan de domination mondiale ourdi par les Juifs¹. L'inspiration de cet antisémitisme se veut scientifique, depuis les travaux d'Arthur de Gobineau² qui, dans *Le traité sur l'inégalité des races*, entend démontrer sur des bases physiologiques prétendument irréfutables la différence intrinsèque et la hiérarchie des races³. Ce sont aussi les travaux, inspirés par le Darwinisme, d'un autre Français, Georges Vacher de Lapouge, qui publie en 1899 un opuscule intitulé *L'Aryen, son rôle social*. A partir de la forme du crâne, en reprenant les travaux du Suédois Anders Retzius, il distingue les dolichocéphales, la race blanche, investie d'une mission supérieure, et les brachicéphales, les peuples sémitiques notamment, race qu'il juge « inerte et médiocre »... Il défend aussi une conception eugénique de l'amélioration de la race⁴. Cette théorisation éla-

1 Pierre-André Taguieff, *L'Imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne*, Paris, Mille et une nuits, 2006.

2 Robert Dreyfus, *La Vie et les prophéties du comte de Gobineau*, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 1905.

3 Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang. Doctrines racistes à la française*, Paris, Mille et une nuits, 1996.

4 Jean-Marie Augustin, *Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) juriste, raciologue et eugéniste*, Toulouse, Presses de l'Université de Toulouse I Capitole, 2011.

borée et, en apparence, très cohérente, servira de base à l'idéologie nazie même si, à la différence des nationalismes exacerbés de l'époque, Lapouge s'oppose au bellicisme qui, d'après lui, devrait conduire les nations européennes à se neutraliser mutuellement au profit de l'Amérique et de l'Extrême-Orient. Gobineau comme Lapouge, ne sont pas des exaltés marginaux mais des hommes respectés en position d'influence et d'autorité : Gobineau est diplomate, Lapouge est magistrat. Rares sont ceux qui, comme Octave Mirbeau, entendent reconnaître le génie juif, sans en tirer ombrage mais non sans ambiguïté : « [...] Et en regardant l'élévation constante des Juifs, par le travail, la ténacité et la foi, je me suis senti au cœur un grand découragement et une sorte d'admiration colère pour ce peuple vagabond et sublime, qui a su se faire de toutes les patries sa patrie, et qui monte chaque jour plus haut à mesure que nous dégringolons plus bas. Je me suis dit qu'il fallait vivre avec lui, puisqu'il se mêle de plus en plus à notre race, et qu'il faut croire qu'il s'y fondra complètement, comme la vigne vit avec le phylloxéra, le malade avec la fièvre typhoïde et l'intelligence humaine avec le journalisme¹ ».

Cet antisémitisme d'un nouveau genre est un fait européen : il est ainsi particulièrement vivace en Autriche, comme le décrit le romancier Arthur Schnitzler, notamment dans *Der Weg ins Freie*, qui évoque, vers 1900, une société de plus en plus obnubilée par la stigmatisation des Juifs, au point qu'un des personnages, un jeune homme de famille juive, devient à son tour...antisémite, et agresse son père. C'est dans un tel contexte, à Vienne, que grandit le jeune Adolf Hitler.

Comment, face à cette stigmatisation d'autant plus terrible qu'elle est portée, sans ses formes nouvelles, par des hommes considérés par ailleurs comme des hommes de progrès avec un discours se voulant scientifique², prouver sa propre valeur ? La réponse du jeune André Citroën, comme celui de Dreyfus, comme Silbermann, est, on l'a vu, évidente : par une fuite en avant dans l'excellence, d'abord l'excellence scolaire et académique, couronnée, donc, par l'admission à Polytechnique.

ETRE POLYTECHNICIEN EN 1900

Les élites en France à la Belle Epoque

Dans cette perspective, l'X a valeur de reconnaissance ultime : avec la III^{ème} République, les grandes écoles, au tout premier chef l'Ecole polytechnique et l'Ecole normale supérieure, toutes deux fondées par la Convention en 1794 puis refondées par Napoléon avec la mise en place des grands corps de l'administration, l'Ecole centrale aussi, fondée en 1829, surclassent désormais les noblesses traditionnelles, d'Ancien Régime ou

1 « Octave Mirbeau, « Les Monach et les Juifs », *La France*, Numéro du 14 janvier 1885.

2 Pour nous, cela va sans dire, ce discours serait ce que l'on appellerait aujourd'hui « pseudo-scientifique » mais, à l'époque, il n'était pas considéré comme tel.

d'Empire, pour distinguer les nouvelles élites. Nulle mention, ou presque, chez Balzac, de ces temples de l'élitisme, alors que le prestige des noms à particule est toujours immense durant le premier XIX^{ème} siècle, dans *La comédie humaine*, comme l'attestent les efforts de Lucien pour recouvrer le titre de noblesse familial des Rubempré et tenter vainement de s'intégrer dans la société aristocratique. Avec Stendhal, déjà, le prestige des grandes écoles fait une apparition discrète : Lucien Leuwen est étudiant à Polytechnique, dont il est d'ailleurs chassé. Mais, quelques décennies plus tard, avec Jules Romain, dans *Les hommes de bonne volonté*, publié à partir de 1932 mais dont le récit débute en 1908, le polytechnicien et le normalien font figures de demi-divinités. C'est la République des professeurs et des ingénieurs, mais aussi des avocats, qui va, grosso modo, durer jusqu'aux années 1980, lorsque, avec les premières générations sorties de l'ENA, fondée en 1946, les cadres de formation administrative les supplanteront. En attendant, l'X et Normale fourniront, entre 1870 et 1980, 4 présidents de la République et des dizaines de ministres ou présidents du Conseil. L'Ecole libre des sciences politiques, fondé en 1871, s'impose, quant à elle, progressivement dans la bourgeoisie, notamment pour préparer les concours de l'administration. Par exemple, le jeune Paul Morand, neveu du secrétaire général de l'Elysée, après avoir raté une première fois son baccalauréat en 1905, intègre Sciences Po et est ensuite reçu 1^{er} au concours du Quai d'Orsay.

Mais l'Université est également au pic de son prestige vers 1900. Elle est très sélective dès lors que l'obtention du baccalauréat demeure réservée à une élite. L'Université se distingue en droit, en médecine. La profession d'avocat est souvent le marchepied d'une carrière politique : c'est l'importance de l'art oratoire, pas seulement la rhétorique mais aussi la capacité physiologique à parler fort devant une foule nombreuse, alors que le microphone ne s'est pas encore imposé (les premiers microphones amplificateurs apparaissent en 1912). Un bâtiment somptueux est construit en 1912 pour héberger l'ordre des avocats, place Dauphine à Paris. Dans les autres disciplines, scientifiques ou littéraires, l'agrégation fait office de concours de référence et, tout comme le doctorat de médecine, le titre d'avocat ou de docteur en droit, l'agrégation met à l'époque, en termes de prestige, les universitaires sur un pied d'égalité avec les plus grandes écoles. Par ailleurs, les universités rattrapent leur retard scientifique sur leurs homologues allemandes et ouvrent des champs nouveaux de connaissance, la Psychiatrie avec Charcot, dont les expériences sur l'hypnose attirent Freud, ou Janet, la Sociologie, avec Emile Durkheim, etc. La recherche associe universités et grandes écoles puisque leur corps enseignant est surtout constitué d'universitaires eux-mêmes souvent passés par les écoles. Louis Pasteur étudie à la Sorbonne et à Normale, dont il devient ensuite directeur. Henri Poincaré étudie brillamment à Polytechnique (1^{er} au concours d'entrée et 2^{ème} au concours de sortie) mais, après

un passage au corps des Mines, il effectue un doctorat de mathématiques à la Sorbonne, où il devient ensuite maître de conférences, grâce, notamment, à ses travaux sur les équations différentielles.

C'est donc une époque d'équilibre entre des élites très diversifiées, issues de grandes écoles très différentes, mais aussi de l'Université, parisienne ou provinciale, de champs disciplinaires très divers. C'est vrai des présidents de la République comme des présidents du Conseil. Après la présidence du maréchal Mac Mahon, issu de Saint-Cyr, Jules Grévy a une licence en Droit de la Sorbonne. Sadi Carnot, qui lui succède, est polytechnicien, ancien élève de Condorcet. Jean Casimir Périer, éphémère président, passé aussi par Condorcet, a étudié les Lettres et le Droit en Sorbonne. Félix Faure est autodidacte, passé par différents métiers après avoir commencé comme apprenti dans une maison de peausserie du Havre avant de devenir négociant en cuir. Emile Loubet, président du Conseil puis président de la République, est docteur en Droit. Armand Fallière a étudié le Droit, à Toulouse puis à la Sorbonne, et est avocat, tout comme Raymond Poincaré, qui lui succède en 1913, formé à la Sorbonne. Sur une trentaine de présidents du Conseil entre 1871 et 1914, qui, dans les faits, détiennent la réalité du pouvoir sous la III^{ème} République, 17 sont avocats¹, formés à l'Université à Paris ou en province. Outre les juristes, on compte un polytechnicien, un normalien, un agrégé de philosophie, un saint-cyrien, un médecin, Georges Clémenceau. La Sorbonne a la part belle puisque 12 sur 27 des présidents du Conseil en sont issus, parfois après une licence dans une université de province, comme Louis Barthou, qui, après des études secondaires à Pau, fait son droit à Bordeaux et soutient sa thèse de doctorat à Paris. Sur toute la période, on ne compte qu'un seul haut fonctionnaire d'administration stricto sensu : Joseph Caillaux, reçu à l'inspection des finances après un échec à l'X, et qui, en 1914, instaurera l'impôt sur le revenu et s'opposera par ailleurs à André Citroën.

Tous, scientifiques, littéraires, juristes, partagent un socle commun de culture générale, acquis par la préparation d'un baccalauréat très exigeant. Il constitue à l'époque le premier grade universitaire et, à ce titre, la correction des examens est assurée par des professeurs de l'Université,

1 Jules Dufaure (Droit, Sorbonne, avocat), Albert de Broglie, diplomate, Ernest Courtot de Cisse (St Cyr), Gaëtan de Rochebouët (Polytechnique), Louis Buffet (Droit, Université de Strasbourg, Sorbonne, avocat), Jules Simon (Normale, Sorbonne, Philosophie), William Waddington (Cambridge), Charles de Freycinet (Polytechnique), Jules Ferry (Droit, Sorbonne, avocat), Léon Gambetta (Droit, Sorbonne, avocat), Charles Duclerc (études secondaires, journalisme), Henri Brisson (Droit, Sorbonne, journalisme), René Goblet (Droit, avocat), Maurice Pierre Rouvier, Charles Floquet (Droit, avocat), Pierre Tirard (Université de Genève, ingénieur), Alexandre Ribot (Droit, Sorbonne, avocat), Charles Dupuy (agrégé de philosophie), Charles Dupuy (Droit, Sorbonne, avocat), Jules Méline (Droit, Sorbonne, avocat), Pierre Waldeck-Rousseau (Droit, Université de Poitiers et Sorbonne, avocat), Emile Combes (Séminaire), Ferdinand Sarrien (Droit, avocat), Ernest Monis (Droit, Université de Bordeaux, avocat), Joseph Caillaux (Droit, Sorbonne, Inspection des Finances), Gaston Doumergue (Droit, Sorbonne, magistrat), René Viviani (Droit, Sorbonne, avocat).

évitant tout risque de complaisance : il y a une étanchéité totale entre d'un côté, la préparation de l'examen, assurée dans les lycées, et, par ailleurs, l'organisation et l'évaluation de l'examen, qui relève de l'Université. Qu'il s'agisse du baccalauréat ès lettres, centré sur les langues anciennes et les humanités, ou du baccalauréat ès sciences, centré sur les disciplines scientifiques, il s'agit d'un examen pluridisciplinaire et, même, pour ceux qui envisagent une orientation scientifique, la formation historique et littéraire est très poussée. Des écoles à visée directement professionnelle complètent ce paysage des formations. HEC, fondée en 1881, et l'ESCP, fondée en 1819, sont bien moins reconnues que l'X (le baccalauréat n'est d'ailleurs pas requis, à l'époque, pour l'ESCP) ou Centrale mais entendent former les « nouveaux officiers de la guerre commerciale », comme le précise le discours d'inauguration d'HEC (alors installé boulevard Malesherbes) notamment face aux entreprises allemandes. Les écoles des arts et métiers, issues d'un établissement fondé avant la Révolution, longtemps sous statut militaire (d'où l'uniforme des « gadzarts »), recrutent directement sur les écoles nationales professionnelles, un réseau de lycées professionnels que la III^{ème} République développe partout en France. La formation mathématique n'y est pas aussi poussée qu'à l'X ou Centrale mais, en revanche, les gadzarts savent manier les machines et se familiarisent très tôt avec le dessin industriel. Des écoles plus spécialisées se créent, comme l'Ecole supérieure d'électricité de Paris, fondée en 1897 par la société internationale des électriciens, l'Ecole municipale de physique et de chimie Industrielle, future ESPCI, créée en 1882, ou encore, un peu plus tard, l'Ecole supérieure d'aéronautique, en 1911 près de Montmartre. En quelques années, l'enseignement supérieur français a rattrapé une partie de son retard sur l'enseignement technologique allemand.

André Citroën, par la suite, saura tirer parti de la diversité des talents formés par le système éducatif français, en s'appuyant certes sur le réseau naturel de ses camarades polytechniciens mais en ayant l'intelligence de ne jamais s'y limiter ni d'y voir une distinction particulière : d'une simplicité foncière, André Citroën ne donnera jamais le sentiment à ses interlocuteurs d'appartenir à une noblesse du diplôme, à mille lieues de la hiérarchie du mépris qui, dans la méritocratie républicaine, semble parfois se substituer à la noblesse traditionnelle d'ancien régime.

Une première émancipation féminine universitaire ?

L'époque voit aussi une première émancipation féminine intellectuelle et scientifique, avec la création, en 1881, de l'agrégation féminine et d'une école normale supérieure féminine, l'ENS de Sèvres pour former les enseignantes des nouveaux lycées de jeunes filles déjà initiés par Victor Duruy sous le Second Empire et systématisés par Camille Sée en 1880 : on en compte une trentaine vers 1890. Les études universitaires, notamment en médecine, s'ouvrent timidement aux filles. En 1895, une jeune po-

lonaise, Marie Sklodowska, rejoint sur les bancs de la Sorbonne 27 autres femmes, parmi les 776 étudiants de la faculté des sciences. Devenue Marie Curie après son mariage, elle reçoit le prix Nobel de physique en 1903 puis le prix Nobel de Chimie en 1911. Une femme accède ainsi au plus haut niveau de reconnaissance à l'ère du positivisme, le prestige scientifique, supplantant même l'intelligence masculine puisque, à cette date, aucun homme n'a obtenu deux fois le prix Nobel. Si la République rechigne à octroyer le droit de vote aux femmes, c'est par crainte que, plus dévotes que les hommes, elles ne renforcent le vote clérical : la loi de séparation de l'Église et de l'État, attise à nouveau le clivage entre la République et l'Église catholique.

A défaut d'égalité politique, cette première ouverture vers une égalité d'excellence entre les femmes et les hommes marque André Citroën : il sera le premier à concevoir des automobiles en vue de leur utilisation effective par des femmes.

Une formation toute militaire

En intégrant l'X, André Citroën devient élève-officier. L'armée est le trait-d'union de l'identité française de l'époque, dépassant les clivages entre républicains et monarchistes, entre laïques et catholiques, d'où la gravité des passions suscitées par l'affaire Dreyfus. L'X est une école militaire, tout comme Saint Cyr, dont le prestige est aussi à son apogée : Philippe Pétain intègre Saint Cyr en 1876, Charles de Gaulle en 1908. A l'instar de Polytechnique, Saint Cyr donne aussi plusieurs chefs d'État, présidents du Conseil et ministres et elle côtoie l'X dans l'expression, encore populaire aujourd'hui, « Pas besoin de sortir de St Cyr (ou de Polytechnique) pour... ». L'échec à ces concours prestigieux peut laisser des blessures d'amour-propre à vie. L'échec de Ferdinand Esterhazy au concours de Saint Cyr pourrait partiellement expliquer sa trahison, à l'origine de l'affaire Dreyfus¹. Le blason de l'X exprime l'identité à la fois militaire et scientifique de l'établissement, avec deux glaives croisés qui forment un X, lettre familière des mathématiciens dans l'algèbre des polynômes, cependant que la devise, donnée par Napoléon, révèle une triple ambition : « Pour la patrie, les sciences et la gloire ». Sur le fronton des majestueux bâtiments de l'Ecole, au pied de la Montagne Sainte-Geneviève, un bas-relief, à gauche, évoque la vocation technologique avec des représentations de machines cependant qu'un autre bas-relief, à droite, met en scène la mission militaire, avec une armure, un casque et des armes. La discipline à l'X, pour le jeune André Citroën, est militaire : c'est un régime d'internat, on se réveille à 6h du matin au son du cor et du tambour ; à 6h30, c'est l'appel, suivi de deux heures d'études ; à 9h, après le petit déjeuner, c'est l'exercice de tir ; s'ensuivent des heures de cours, jusqu'à 2h de l'après-mi-

1 William Serman, *Les Origines des officiers français 1848-1870*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, p. 182.

di, avec une coupure d'une demi-heure pour le déjeuner ; l'après-midi est consacré au sport, avec, notamment, équitation, escrime et gymnastique ; les cours reprennent à 5 heures du soir jusqu'à 9 h ; c'est enfin le souper puis, à 10h, la fermeture des lumières dans les dortoirs. Seul jour de liberté, le dimanche, qui voit les étudiants libres d'aller à leur guise dans Paris, entre 10h du matin et 10h du soir¹.

Service militaire dans l'Artillerie : la découverte du « 75 ».

Le jeune André, au sortir de l'X, effectue son service dans le 31^{ème} régiment d'artillerie du Mans, comme sous-lieutenant. L'affectation à l'artillerie est cohérente avec la formation scientifique reçue à l'X, pour la modélisation mathématique des trajectoires, l'étude des matériaux ou la complexité des mécanismes de commande. L'artillerie constitue, pour l'époque, la technologie militaire clef, celle qui peut faire la différence sur les champs de bataille : en 1870, durant la guerre franco-prussienne, la victoire allemande a largement tenu à la portée supérieure de ses canons et l'armée française travaille, depuis, à la mise au point d'un canon révolutionnaire, le fameux « 75 » (tirant des obus de 75mm de calibre). Révolutionnaire, il réunit différentes innovations et perfectionnements : munition encartouchée ; recours à de la poudre sans fumée, obus fusant, chargement automatique par la culasse via un dispositif rotatif, frein de recul hydropneumatique, etc. Il permet un tir rapide de 20 à 28 obus par minute. Surnommé le « canon roi » mais aussi « notre glorieux 75 », il permet à la France de reprendre l'avantage sur l'Allemagne². C'est l'artillerie qui est en cause, à propos des fuites de l'affaire Dreyfus, puisque le véritable fautif, Esterhazy, aurait transmis des informations concernant le nouveau canon. Mais le contre-espionnage français manipulera les allemands qui adopteront, en 1896, un modèle de canon dépassé. Lorsqu'André Citroën effectue son service militaire, le 75 '1897' vient à peine d'être livré aux armées. Cette expérience lui sera utile, en 1914, lorsqu'il proposera au gouvernement la production en grande série d'obus. Elle illustre également très tôt pour le jeune homme l'importance de l'innovation pour déstabiliser la concurrence.

La religion polytechnicienne : un positivisme progressiste.

Alors que, comme tout jeune homme, il s'efforce de penser le monde et la vie, André Citroën est formé à une véritable idéologie du progrès humain et scientifique, le positivisme, l'idéologie progressiste dominante de l'époque. C'est aussi l'idéologie de l'X, dont Auguste Comte est issu et où il a enseigné après avoir été le secrétaire particulier de Saint-Simon. Dans

1 J. Reynolds, *André Citroën...*, 1996, p.17. Terry Shinn, *Savoir scientifique et pouvoir social. L'École polytechnique 1794-1914*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1980.

2 Pierre de Percin de Northumberland, « L'artillerie française pendant la Première Guerre mondiale », Cahiers du CESAT, no 43, mars 2016.

cette perspective, l'histoire de l'humanité est expliquée par la célèbre « loi des trois états » avec, d'abord, l'état théologique (comprenant une phase fétichiste et animiste, puis une phase polythéiste, enfin une phase monothéiste), ensuite l'état métaphysique, correspondant à l'émergence et l'affirmation de la pensée philosophique spéculative, enfin l'état scientifique ou positif. La pensée scientifique doit renoncer à dévoiler le mystère inexplicable de l'existence du monde à partir d'hypothèses invérifiables mais elle doit en revanche en étudier méthodiquement les modalités du monde physique de sorte à mieux en maîtriser les forces, assurant ainsi un progrès matériel continu de l'espèce : « Ainsi, le véritable esprit positif consiste surtout à voir pour prévoir, à étudier ce qui est afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles¹. » Auguste Comte organise également les différentes formes du savoir humain en une classification des sciences, en niveaux successifs et dépendants : les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, la sociologie. Chaque domaine dépend de la science du domaine précédent tout en ayant sa propre autonomie : par exemple, la chimie dépend de la physique mais il est possible d'établir des lois chimiques propres ; la biologie dépend de la chimie mais les êtres vivants tout en obéissant, comme les corps inorganiques, aux lois mathématiques, physiques et chimiques, sont également soumises aux lois spécifiques de la biologie, régissant le métabolisme des organismes vivants, leur reproduction, l'évolution des espèces, etc. Pour la première fois, une vision unifiée de l'histoire passée de l'humanité comme de ses savoirs semble possible, en même temps qu'elle s'inscrit dans un projet de progrès continu grâce à la science et à ses applications. La puissance du positivisme sur les esprits du temps est considérable : rien ne semble devoir échapper à l'usage méthodique de la Raison et le progrès continu de la vie sociale doit en être la manifestation. L'adhésion d'André Citroën, quelques années plus tard, en 1904, à la franc-maçonnerie confirme encore ce choix idéologique du progrès et de la raison comme principes devant guider l'humanité. En rejoignant le Grand Orient, il choisit la loge de philosophie positive — agnostique et qui exclut toute référence à un architecte universel du monde. Il y est initié comme apprenti et en gravit les échelons symboliques, devenant compagnon en 1906 puis maître en 1907. La future stratégie industrielle du dirigeant d'entreprise n'exprimera pas qu'une recherche de profit de court terme mais elle s'inscrira dans un sens de l'histoire qui est celui du Progrès.

1 Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif* (1844), Paris, Vrin, 1995, p. 74.

PARIS CAPITALE DE LA « RENAISSANCE » FRANÇAISE

Le foisonnement artistique

Les années de formation d'André Citroën sont également artistiques, tout simplement parce qu'elles se déroulent à Paris, alors capitale mondiale des arts et de l'élégance, à une époque de foisonnement artistique comparable à la Renaissance italienne du XV^{ème} siècle. C'est d'abord, bien sûr, la révolution de la peinture : André Citroën grandit au milieu des tableaux, qui ornent l'appartement familial comme les devantures des galeries, rue Laffite, la rue des marchands d'art, ou rue de Châteaudun. L'importance de la peinture dans la société du temps est très difficile à imaginer de nos jours. Les incidents occasionnés par le « salon des refusés » en 1863, les scandales occasionnés par *Le déjeuner sur l'herbe* et *L'origine du monde*, la destinée du protagoniste d'un roman de Maupassant, *Fort comme la mort*, un peintre à succès, à Londres, le pouvoir magique attribué, dans *The Picture of Dorian Gray*, à un portrait qui vieillirait à la place de son modèle, à Vienne, les efforts du jeune Adolf Hitler pour intégrer la prestigieuse Ecole des Beaux-Arts et son échec au concours, aux conséquences incalculables¹, illustrent cette importance. On peut faire carrière dans la Peinture, et y gagner beaucoup d'argent. Dans *Le crime de l'omnibus*, le protagoniste, un jeune peintre, réputé pour ses portraits, est invité dans « des salons sérieux, où l'on exhibe des jeunes personnes bien élevées qui épouseraient volontiers un artiste, pourvu qu'il gagnât quarante mille F par an », et, lui dit son ami, « tu dois approcher de ce chiffre imposant². » Or, avec l'émergence des daguerréotypes puis de la photographie, la fonction même de la peinture se trouve bouleversée : il ne s'agit plus de représenter le réel ou une extrapolation mythologique, religieuse ou symbolique du réel, avec d'innombrables nuances de représentation, spécifiques à chaque école ou à chaque maître, puisqu'une technique permet désormais de le représenter avec une fidélité accrue, en noir, gris et blanc il est vrai seulement. « À partir d'aujourd'hui la peinture est morte³. » aurait affirmé un peintre en découvrant les premiers daguerréotypes. Dès lors, la finalité de la peinture devient la transformation du réel, en jouant, par exemple, sur la juxtaposition de touches de couleurs, c'est l'impressionnisme, ou sur le contraste et l'exacerbation des couleurs, ou encore sur des couleurs simples et fortes assorties d'exotisme, ainsi avec Gauguin, voire en se dégageant totalement des limites et obligations du réel, par un art des formes et des couleurs en soi, ce qu'exprime le cubisme et, plus largement, l'émergence de l'art abstrait, ou encore par une réalité

1 Cf. l'uchronie de Éric-Emmanuel Schmitt, *La Part de l'autre*, Paris, Albin Michel, 2001. L'auteur explore ce qui se serait passé si le jeune Hitler avait été admis à la prestigieuse école.

2 F. Du Boisgobey, *Le crime...*, Ch. 2, p. 40.

3 Stephen Bann, Traduction de Pierre Camus, « Photographie et reproduction gravée : L'Économie visuelle au XIX^e siècle », *Études Photographiques*, N°9, mai 2001. pp. 22-43.

imaginaire où les contraintes physiques de l'existence des objets comme des sujets s'évanouissent jusqu'au déchirement ou à l'absurde, révélant des forces mystérieuses par leur symbolisme inconnu, ainsi plus tard pour Dali. Tout comme, en peinture, les bornes mêmes du cadre matériel qui fait un tableau ne sont plus respectées, c'est encore, en littérature et poésie, le déchirement des formes convenues, jusqu'à la graphie et à la présentation linéaire du texte, comme Apollinaire s'y exerce déjà, illustrées par le dadaïsme et le surréalisme plus tard. Au Théâtre, même révolution, sans doute aussi stimulée par l'irruption d'un art nouveau, le cinéma : l'art dramatique verra, un peu plus tard, avec Antonin Artaud jusqu'à s'effacer la frontière imaginaire entre la scène et le public. C'est aussi, précisément, le Cinéma, avec les frères Lumière, les premières œuvres de Méliès, etc. C'est plus encore la Musique, à laquelle André Citroën est très sensible : sa mère a fait son éducation musicale, des ultimes virtuosités de la musique romantique, avec Alkan, l'héritier de Chopin et Liszt, aux petites pièces musicales d'André Caplet, ami de Debussy, et l'amène au concert, à l'Opéra, qui n'est qu'à quelques centaines de mètres du domicile familial. Son frère, Bernard, passionné de musique, lui fait découvrir les airs à la mode de la chanson populaire comme les ouvertures de Wagner. C'est le début des phonographes -le principe en a été inventé par le poète français Charles Cros- et la maison Pathé produit des phonographes de salon utilisant des cylindres de cire puis des disques. C'est encore le renouveau de l'architecture, pas seulement les possibilités nouvelles des structures métalliques, mais aussi, avec « l'Art nouveau », surnommé « style nouille » par ses critiques, la conciliation étonnante de la modernité, de la tradition et de l'organique. En 1898, le Castel Béranger, un important immeuble d'habitation dans le 16^{ème} arrondissement, réalisé par Hector Guimard, mêle à l'influence classique de Viollet-le-Duc des ferronneries aux lignes « en coup de fouet », des vitraux multicolores, etc. Nul, dans la société bourgeoise, ne peut ignorer ces développements nouveaux car l'art et la littérature constituent à l'époque une composante majeure de l'actualité médiatique : la presse, dont l'essor spectaculaire marque la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, se fait l'écho de la vie des arts et y participe. C'est ainsi *Le Figaro* qui popularise l'œuvre architecturale de Guimard, en l'invitant à présenter ses maquettes dans les salons du journal.

De nouvelles représentations scientifiques

Ces nouvelles formes de représentation ou d'émancipation du réel résonnent elles-mêmes, pour ceux qui, comme André Citroën, ont une culture scientifique approfondie, avec l'ébranlement des représentations scientifiques du réel. Déjà, la formation très approfondie en physique, à l'X, suppose, avec la théorie atomique, un premier affranchissement de la représentation spontanée du monde : la conception de la matière comme étant constituée d'atomes, eux-mêmes formés d'un noyau et d'une ou plu-

sieurs couches d'électrons, est relativement récente, pas encore vulgarisée dans le grand public. Pour nous, elle est évidente mais, à l'époque, elle est à peine établie. Or, de surcroît, en quelques années, les fondements, jusque-là supposés immuables, de la physique newtonienne se trouvent eux-mêmes remis en cause : le temps et l'espace, ébranlés par les travaux d'Einstein, de cadres absolus du réel sont désormais variables selon la vitesse relative de l'observateur et de l'objet observé, la distinction entre matière et énergie (comprise comme la durée et la distance de déplacement d'une quantité de matière donnée dans la physique classique) se voient désormais liées par une équivalence, la matière même se voit définie comme simultanément corpusculaire et ondulatoire, etc. En mathématiques, une révolution analogue se produit, avec la même émancipation des limites du réel observable, permettant d'inventer des géométries non-euclidiennes, des nombres imaginaires, par exemple la racine carrée d'une valeur négative, des espaces vectoriels à dimensions multiples, etc. De tout cela, le jeune André Citroën est nécessairement conscient, de part sa formation comme parce que, là aussi, cette révolution scientifique se joue largement à Paris, avec de très grands noms, comme ceux de Louis de Broglie (qui préfigure les thèses d'Einstein sur la relativité), Becquerel, Pierre et Marie Curie, Henri Poincaré, et en Europe : Albert Einstein, ancien élève de l'Ecole polytechnique de Zurich, réside alors en Suisse, avant de partir enseigner en Allemagne.

Le risque d'un monde industriel désenchanté ?

En parallèle, un autre mouvement se dessine, celui de la nostalgie du monde d'hier, ou d'avant-hier, d'avant l'âge industriel et scientifique, d'un monde d'autrefois idéalisé, d'un temps où les hommes pouvaient croire à leurs dieux, d'un monde enchanté par les traditions et les connaissances, rassurantes jusque dans leur mystère, d'un monde rural et de petites villes, à l'harmonie idéale. Comme l'exprime à l'époque le philosophe et sociologue prussien Max Weber, le monde moderne est devenu un monde désenchanté, qui ne peut plus croire à ses dieux ni aux forces de l'esprit : l'être humain lui-même ne serait, à en croire les théories de Darwin, qu'un animal évolué dont l'évolution ne traduirait aucun génie spirituel mais résulterait mécaniquement d'une sélection de traits en soi non-signifiants par l'adaptation à l'environnement et dans ce environnement par la concurrence entre les espèces et, au sein de chaque espèce, entre les individus. D'où, en parallèle ou contrepoint à cette révolution artistique, intellectuelle et scientifique, qui ébranle les fondements du monde, un courant puissant, qui ne croit pas au Progrès mais au déclin, met en scène une vision ré-enchantée du passé et prône le retour aux valeurs et aux traditions renouvelées d'antan pour remédier à la décadence moderniste. En France, c'est aussi bien l'œuvre littéraire de Huysmans qui, dans *Là-bas*, évoque la poésie des anciennes croyances d'un Christianisme médié-

val, que la pensée de Charles Maurras, qui recommande un retour aux racines rurales et régionales traditionnelles de la France et met en cause l'influence apatride des Juifs, non sur la base d'une théorie raciale comme Gobineau, mais parce que, précisément, les Juifs n'ont pas de patrie. C'est la poésie, symboliste et décadente, de Lautréamont et des *Contes de Maldoror* ou encore de Jules Laforgue, dont le pessimisme nourrit l'espérance nostalgique d'un futur antérieur. C'est encore l'espérance que les forces vives et saines de la jeunesse et son énergie permettront de surmonter les tentations délétères de la décadence supposée du modernisme. Tout cela constituera le ferment imaginaire des nouvelles idéologies d'extrême droite.

Concilier l'Utile et le Beau

Que peut en retenir André Citroën, même s'il est peu enclin, par nature, à la spéculation philosophique ou littéraire ? Que le progrès doit faire rêver et, comme dans les romans de Jules Verne, rester porteur de magie. Que ce monde technologique auquel il a été si bien formé et auquel il croit profondément, doit aussi être un monde de beauté. Que les objets techniques doivent aussi être des œuvres d'art, des objets d'enchantement. La conciliation de la beauté et de la fonction est déjà un trait de l'art industriel français du temps. Outre la Tour Eiffel, objet technique gratuit, dont la justification fonctionnelle n'interviendra qu'a posteriori, comme poste d'émission d'ondes radio, les objets techniques de la France de la Belle Époque sont de beaux objets, des lampadaires aux entrées des stations du nouveau réseau souterrain métropolitain, dessinées par Guimard, emblématiques de l'Art nouveau, associant à des technologies modernes (structure métallique et panneaux de verre) des formes organiques dignes de Gaudi, en passant par l'architecture des grandes gares, aux parements de pierre néo-classiques sur des structures métalliques, jusqu'aux centrales hydro-électriques au pieds des gigantesques barrages, aux allures de cathédrales de pierre et de métal.

Paris capitale du monde

Paris est capitale de l'Esprit, seulement comparable peut-être, par son foisonnement créatif, à la Vienne cosmopolite des dernières années de l'Empire austro-hongrois, mais avec, en plus, la simplicité et la joie de vivre, comme s'en souvient Stefan Zweig en évoquant sa jeunesse parisienne et « ce beau pays où souffle l'esprit » : « Nulle part, cependant, on n'a pu éprouver la naïve et pourtant très sage insouciance de l'existence plus heureusement qu'à Paris, (...) la beauté des formes, la douceur du climat, la richesse et la tradition. Chacun de nous autres, jeunes gens, s'incorporait une part de cette légèreté et y ajoutait ainsi sa propre part ; Chinois et Scandinaves, Espagnols et Grecs, Brésiliens et Canadiens, tous se sentaient chez eux sur les rives de la Seine. Point de contrainte : on

pouvait parler, penser, rire, gronder comme on le voulait, chacun vivait comme il lui plaisait, sociable ou solitaire, prodigue ou économe, dans le luxe ou dans la bohème ; il y avait place pour toutes les originalités, toutes les possibilités s'offraient. Il y avait là les sublimes restaurants à deux cents ou trois cents F, avec toutes les magies culinaires et les vins de toute sorte, avec des cognacs abominablement chers qui dataient des jours de Marengo ou de Waterloo ; mais on pouvait manger et boire presque aussi magnifiquement chez le marchand de vin du coin. Dans les restaurants du Quartier latin, où se pressaient les étudiants, on obtenait pour quelques sous les petits plats les plus friands avant ou après son succulent bifteck, avec en outre du vin rouge ou blanc et une miché de délicieux pain blanc longue d'une aune. On pouvait aller vêtu à son gré : les étudiants se promenaient en béret boulevard Saint-Michel ; les « rapins », les peintres, s'exhibaient en chapeaux à larges bords pareils à des champignons géants et en vestes romantiques de velours noir ; les ouvriers arpentaient sans gêne les boulevards les plus élégants dans leur bourgeron bleu ou en manches de chemise, les nourrices en coiffe bretonne largement plissée, les marchands de vin en tablier bleu¹. »

L'apogée du rayonnement de la culture française

Cette « Renaissance » française correspond aussi à l'apogée du français comme langue internationale : toutes les élites du monde parlent français et, dans les familles russes de la noblesse et de la grande bourgeoisie, le français est même devenu langue vernaculaire. Paris est capitale intellectuelle : au congrès international de philosophie, qui se tient à Paris en 1900, Henri Bergson propose, à la lueur des dernières découvertes médicales du temps, une nouvelle conception des relations entre l'âme et le corps, entre le temps et l'espace, la mémoire et la matière. Paris est aussi capitale de la Mode. La mère de Romain Gary, devant trouver des moyens de subsistance en Pologne, où elle vit avec son jeune fils dans les années 1910, y ouvre ainsi un magasin de chapeaux féminins de marque française : les chapeaux sont pourtant dessinés par elle et produits sur place mais elle les affiche comme étant parisiens, et paie même un comédien pour incarner le fameux créateur venu spécialement de Paris, affirme-t-elle, pour inaugurer sa nouvelle collection... Bref, Paris est la capitale du monde et sa mère, ne pouvant imaginer plus prestigieuse réussite, prédit au jeune Romain, alors un petit garçon polonais, qu'il sera un jour « ambassadeur de France² ». Et, pour Stefan Zweig, la vitalité populaire de Paris et son rayonnement culturel et littéraire sont indissociables : « Ici, comme toujours en France, j'éprouvais avec une force persuasive combien une

¹ S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.2054.

² Romain Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960. Folioplus classiques, 2009. pp. 56 (« je serai ambassadeur de France.. ») et 59 (les chapeaux parisiens).

grande littérature tournée vers le vrai donne en retour à son peuple une force qui l'éternise¹. »

L'ouverture sur le monde

Mais ce rayonnement de Paris est ouverture sur le monde. C'est un rayonnement cosmopolite, qui invite à découvrir le monde. Le jeune André Citroën en profite pour voyager en Europe. Jamais, peut-être, le voyage à travers l'Europe, voire dans le monde entier, n'a été plus facile et plus dépaysant, alors que les différences régionales et nationales sont encore intactes, que le chemin de fer, à son apogée, avec un réseau bien plus dense qu'aujourd'hui, permet, en quelques heures, au plus en un jour ou deux, de gagner les destinations les plus insolites, et que les contraintes bureaucratiques sont encore inexistantes, vers 1900, permettant, comme l'explique Stefan Zweig, de voyager « sans posséder de passeport, sans même en avoir jamais vu un. On montait dans le train, on en descendait sans rien demander, sans qu'on vous demandât rien, on n'avait pas à remplir une seule de ces mille formules et déclarations qui sont aujourd'hui exigées. Il n'y avait pas de permis, pas de visas, pas de mesures tracassières » (...) Une existence cosmopolite nous était possible, le monde entier nous était ouvert. Nous pouvions voyager sans passeport ni visa partout où il nous plaisait, personne n'examinait nos opinions, notre origine, notre race ou notre religion. Nous avions de fait (...) infiniment plus de liberté individuelle²... » Le goût et la facilité pratiques du voyage deviennent telles à l'époque que la médecine invente une nouvelle pathologie, la « dromomanie » pour désigner le désir compulsif de voyager. Le premier cas en est diagnostiqué, en 1887, c'est un employé du gaz de Bordeaux, Jean-Albert Dadas : il part sans prévenir et parcourt l'Europe, passant par Prague, Vienne jusqu'à Moscou, tout en n'ayant, à son retour, aucun souvenir du voyage effectué... Cette facilité du voyage dans l'Europe vers 1900 est illustrée, également, par la littérature romanesque du temps, ainsi par *Dracula*, écrit en 1897 par Bram Stoker : le professeur néerlandais Van Helsing peut, du jour au lendemain, venir d'Amsterdam à Londres pour soigner la jeune Lucy mordue par le funeste vampire, et fait ensuite la navette entre les Pays-Bas et le Royaume-Uni ; ses amis et lui-même empruntent l'Orient Express pour gagner en moins de deux jours la Transylvanie où se trouve le château du monstre, tout en ayant planifié au mieux la logistique de leur séjour depuis Londres grâce à l'efficacité des banques et des agences. Le jeune André peut, quant à lui, s'appuyer sur le vaste réseau de ses relations familiales, aux Pays-Bas, bien sûr, mais aussi à Londres, à Bruxelles ou encore en Pologne où, encore étudiant, il va ainsi passer les vacances de Pâques de 1900 et est accueilli par la famille de sa mère. Cette dimension d'ouverture internationale, la facilité, dans l'Eu-

1 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.2133.

2 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.1456.

rope d'avant-guerre, des voyages comme des relations d'affaires, la possibilité pour André Citroën, de s'appuyer sur un réseau familial élargi, qui est aussi un réseau d'affaires, l'absence, enfin, de réglementations contraignantes seront essentielles aussi dans succès des futures entreprises du jeune polytechnicien.

L'EDUCATION SENTIMENTALE

Le deuil de la mère

Les influences féminines sur le jeune André, tout comme sa vie intime, sont évidemment difficiles à connaître. Il y a bien sûr d'abord la mère, d'autant plus importante en l'absence du père. Elle apporte une sensibilité artistique, tout en constituant un ancrage affectif. Mais elle disparaît, en 1901, alors qu'André est encore à l'X. C'est son frère, Bernard, qui vient annoncer la funeste nouvelle : convoqué par l'administration, le jeune polytechnicien comprend, à l'allure figée de Bernard, que quelque chose de grave s'est passé. Le rôle des frères et sœur s'en trouvera encore accru, celui de Bernard, tout particulièrement, qui va accompagner les premières années d'André dans le monde des affaires comme dans celui des plaisirs de Paris.

L'ambivalence bourgeoise face à la sexualité

Cette ambivalence du rapport à la sexualité dans la France bourgeoise de l'époque, c'est d'abord une pudeur extrême, un refoulement, dira Freud, dont l'œuvre ne peut elle-même se concevoir qu'en réaction au contexte bourgeois de la sexualité. Mais c'est, en parallèle, une grande liberté de réalisation, dès lors que l'on respecte les apparences. La peinture et la sculpture en sont une illustration. Le nu est parfaitement admis, dès lors qu'il respecte les canons classiques de l'illustration mythologique ou de l'allégorie : la mythologie grecque, tout comme l'art de l'allégorie, constitue, à l'époque, une forme d'alibi culturel de l'érotisme sous toutes ses formes. On retrouve ainsi la représentation de la Science par une femme dénudée, sur la façade de l'Hôtel de Ville de Paris, reconstruit entre 1873 et 1892, ou des garçonnetts également nus. Avec l'invention de la photographie et le recours à la photogravure, des revues se spécialisent et, en reproduisant des tableaux de nus, font florès.

S'y ajoutent, dans la mouvance des formes nouvelles de l'art, des représentations beaucoup plus réalistes voire ouvertement sensuelles de la nudité, depuis, déjà en 1863, *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet, à nouveau présenté à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, et surtout, *L'Olympia*, présenté en 1865, qui rentre au Louvre à partir de 1890. Le scandale suscité par ces œuvres ne concerne pas la nudité mais leur réalisme, loin de la pureté idéalisée et de l'alibi mythologique ou allégorique des nus classiques. Ibidem pour *L'origine du monde* de Courbet, réalisé

dans les années 1860 sur commande d'un diplomate turc, qui réapparaît à Paris en 1889. La représentation du nu comme ouvertement sexualisé -et non idéalisé- ébranle en quelque sorte l'ambivalence bourgeoise entre la pudeur extrême de l'habillement, notamment féminin, et l'idéalisation fantasmagorique du corps féminin et de la jeunesse au prétexte socialement admissible de la représentation artistique classique.

L'absence de mixité et le moralisme sexuel religieux et médical

Les possibilités de la sexualité à l'époque pour un jeune adolescent bourgeois s'inscrivent dans un contexte de ségrégation des sexes au moins jusqu'à l'âge adulte. Les lycées de jeunes filles, encore peu nombreux, sont organisés séparément et avec des programmes différents de ceux des garçons. Ce serait très différent pour de jeunes paysans ou des garçons ou filles des milieux populaires, beaucoup plus libres, comme l'illustre Marcel Aymé, dans *La jument verte*, qui, au sein d'une même famille, oppose à la sexualité libre des enfants d'un paysan à celle, obsédée et malheureuse, des enfants de son frère, vétérinaire installé et devenu bourgeois.

Nulle mixité donc au Lycée Condorcet : la mixité se généralisera dans les années 1960 seulement. De plus, les filles, dans la bourgeoisie, sont très surveillées, car, en l'absence de moyens de contraception fiables, il faut absolument éviter toute grossesse hors mariage, qui compromettrait gravement les chances de trouver un bon parti et stigmatiserait la jeune fille. Il est donc difficile de « sortir » avec une fille de son âge et du même milieu social.

La condition sexuelle d'un adolescent bourgeois, en cette fin du XIX^{ème} siècle, c'est aussi, il faut bien le mentionner, la stigmatisation extrême de la masturbation, d'origine à la fois religieuse et médicale, depuis, entre autres, la publication, en 1760, du fameux *Traité de l'onanisme*, du médecin suisse Tissot, réédité 63 fois entre 1760 et 1905. Elle est présentée comme une cause majeure de dégénérescence et on propose d'ailleurs des corsets spécifiques pour empêcher les jeunes garçons de céder à ce vice dangereux. Bien sûr, la pression morale varie selon les milieux. Elle est maximale chez les protestants, comme l'évoque André Gide, renvoyé à 8 ou 9 ans de l'Ecole alsacienne pour avoir été surpris en train de s'adonner à ce vice. Sa mère l'entraîne chez le médecin. Celui-ci, en montrant à l'enfant des lances et des sabres décoratifs qui ornent les murs du cabinet, le menace de castration s'il ne résiste pas à la tentation. La pression est réelle aussi dans les milieux catholiques, comme l'évoque Octave Mirbeau dans un roman autobiographique *Sébastien Roch* : simultanément séduit et abusé par un jeune prêtre dans un collège jésuite, il reproche avant tout à ce dernier de l'avoir initié à ce « vice atroce ». Qu'en est-il ans les familles juives ? L'origine de la stigmatisation de la masturbation est bien juive, avec, dans la Genèse, le « péché d'Onan », qui, refusant, après la mort de son frère, de féconder sa belle-sœur, comme l'y oblige la

tradition, « se souillait à terre lorsqu'il allait vers la femme de son frère, afin de ne pas donner de postérité à son frère. Ce qu'il faisait déplut à l'Eternel, qui le fit aussi mourir¹. » Le passage est commenté de façon très moraliste par les exégètes juifs, ainsi par Rabi Johanan, un des docteurs du Talmud² : « Celui qui émet sa semence en vain mérite la mort comme cela est écrit³ ». Pourtant, comme l'explique Stefan Zweig, juif lui-même, la pression morale est probablement moindre dans les familles juives que dans les familles chrétiennes, notamment protestantes : *Le Cantique des cantiques*, une ode sensuelle à l'amour, tient une place privilégiée dans le corpus judaïque alors qu'il est à l'époque seulement toléré, comme une allégorie de l'union entre l'Eglise et Dieu, dans le corpus chrétien. Nulle trace de la stigmatisation de la chair qui domine le Nouveau Testament chrétien, notamment dans les épîtres de Paul et de Jude. Et le pragmatisme foncier de la culture juive, forgé par l'expérience des siècles, permet de relativiser la portée des commandements religieux, dont la visée est d'abord comprise comme démographique : il faut « croître et multiplier ».

Le retard de l'âge au mariage des garçons

La tradition juive, dans cette perspective, était de marier très tôt les enfants, comme le précise Stefan Zweig, à peine la puberté atteinte : « Chez les Juifs orthodoxes de Galicie, on procurait au garçon à peine nubile la fiancée qu'on lui avait choisie quand il avait sept ans, et à quarante il pouvait être grand-père⁴. » Or, avec l'obligation sociale nouvelle d'études longues pour les garçons, les familles juives bourgeoises se conforment au retard de l'âge au mariage des garçons qui se généralise dans la société européenne de l'époque : « Ce n'est que dans notre société bourgeoise que le vrai remède, le mariage précoce, était proscrit, parce que aucun père de famille n'aurait confié sa fille à un jeune homme (...) avant sa 25^{ème} ou 26^{ème} année. Ainsi se créait entre la nubilité véritable et celle de la société un intervalle artificiel (...) durant lequel le jeune homme avait à pourvoir lui-même à ses « occasions » ou à ses « aventures⁵. »

Le risque de la syphilis

Autre risque majeur de la sexualité à l'époque : la syphilis. Jusqu'à la généralisation des antibiotiques après la seconde guerre mondiale, les traitements sont aussi délétères que le mal, comme l'évoque Zweig : « la statistique établissait alors que, chez les soldats et dans les grandes villes, sur dix jeunes gens, un ou deux au moins étaient déjà contaminés. Sans cesse, on avertissait la jeunesse du danger qu'elle courait (...) une maison sur six ou sept portait une plaque de médecin sur laquelle on pouvait

1 Genèse 38, vs.9-10, Traduction Louis Segond.

2 Rabbi Johanan vécut en Israël au III^{ème} siècle de notre ère.

3 Babylon Talmud, Tractate Niddah, p. 13a.

4 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.1328.

5 S.Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.1334.

lire : « Spécialiste des maladies de la peau et de l'appareil génital » ; et au danger de l'infection s'ajoutait l'horreur des procédés dégoûtants et humiliants des cures d'alors(...). Pendant des semaines et des semaines, le corps tout entier du syphilitique était frotté de mercure, ce qui avait pour conséquences la chute des dents et d'autres altérations graves de la santé ; la malheureuse victime d'un fâcheux hasard ne se sentait pas seulement souillée dans son âme, mais aussi dans son corps, et même après une cure aussi affreuse, le contaminé ne pouvait jamais être sûr, sa vie durant, que l'insidieux virus n'allait pas se réveiller de son enkystement, dans la moelle épinière ou derrière le front, paralysant ses membres ou provoquant un ramollissement du cerveau¹. » Guy de Maupassant en est infecté, subit des traitements, perd les cheveux par poignées et constate sa déchéance implacable, physique et cognitive : « Personne ne me reconnaît plus, c'est un fait... Je souffre de plus en plus d'horribles migraines. (...) Les mots les plus simples me manquent. Si j'ai besoin du mot ciel ou du mot maison, ils disparaissent subitement de mon cerveau. Je suis fini (...) Je souffre atrocement... certains chiens qui hurlent expriment très bien mon état (...) Je suis absolument perdu. Je suis même à l'agonie. (...) C'est la mort imminente et je suis fou ! Ma tête bat la campagne²... » Le préservatif en caoutchouc, inventé en 1855 se répand cependant et les frères Goncourt, en 1887, dans leur *Journal* précisent, en faisant l'inventaire de la maison de Victor Hugo après sa mort, que « les armoires étaient bondées de « capotes anglaises » d'un format gigantesque...et que c'était gênant de les faire disparaître en la présence de Madame Charles Hugo³...! ».

Les tentations dangereuses de la prostitution

A défaut de pouvoir se concentrer exclusivement sur ses études, il faut donc à l'adolescent bourgeois gérer la frustration entre la puberté et le mariage, étant entendu que les jeunes filles du même milieu, elles, doivent être préservées jusqu'à l'âge du mariage, que, d'autre part, on l'a vu, l'onanisme doit être évité, au risque autrement, d'après le savoir médical du temps, d'une inéluctable dégénérescence, que, enfin, le péril vénérien doit être circonscrit.

Le garçon pouvait espérer l'attention d'une femme plus âgée, motif récurrent de la littérature des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, des *Confessions* de Jean-Jacques, initié par Mme de Warren, au Frédéric de *L'Education sentimentale* en passant par Lucien de Rubempré dans *La Comédie humaine* et Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*. L'initiation pouvait aussi se faire avec une bonne, comme pour Romain Gary, dans *La promesse de l'aube*, entrepris,

1 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.1440.

2 <https://lesgeneralistes-csmf.fr/2012/10/05/maupassant-et-sa-syphilis-une-vie-tragique/>

3 Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Paris, Robert Laffont, 2004. Année 1887. Cf. https://fr.wikisource.org/wiki/Journal_des_Goncourt

à 13 ans, par Mariette, dont il conserve un souvenir émerveillé. Le recours aux prostituées est fréquent. Romain, abandonné par Mariette, souffre, à 14 ans, d'une insupportable frustration : « Mon sang s'indignait dans mes veines et frappait à la porte avec une véhémence, une insistance, que les trois kilomètres, que je parcourais à la nage, chaque matin, ne parvenaient pas à calmer (...) je guettais toutes les merveilleuses porteuses de pain (...) et je restais là, désespéré, mon concombre à la main¹. » Il fréquente alors, avec ses camarades, des « filles de joie », dans un contexte, en apparence tout au moins, quasi-familial : « Le lycée de Nice n'était pas le seul établissement éducatif qui s'élevât alors entre la place Masséna et l'esplanade du Paillon. Mes camarades et moi trouvâmes, rue Saint-Michel, un accueil simple et amical². » Sa mère ne s'en offusque nullement mais lui donne de l'argent de poche -dans l'espoir que sa moyenne scolaire s'améliore- et l'envoie chez un vieux docteur pour le prévenir des risques vénériens et le fournir en préservatifs. Précaution inutile car les prostituées, souvent mères également, prennent soin de leurs écoliers « initiés aux règles de prudence nécessaires³ ». Cet accès adolescent à la prostitution est toléré, pour autant qu'il demeure discret. La majorité sexuelle, à l'époque, est à 13 ans mais la majorité civique, elle, à 21 ans : des collégiens peuvent donc fréquenter des prostituées mais, si les parents portent plainte, celles-ci peuvent être accusées d'excitation de mineurs à la débauche. C'est une pratique si ancrée qu'un garçon qui refuserait d'accompagner ses camarades risquerait de se marginaliser, tel le protagoniste d'un roman autobiographique qui voit courir des « bruits aussi faux que désobligeants » au motif que « de ce qu'il refusait d'accompagner les autres en maison close⁴ ... ». A la différence de la malheureuse protagoniste de *Boule de suif*, certaines prostituées paraissent relativement bien intégrées, comme l'observe Stefan Zweig dans l'immeuble où il résidait à Paris : « De petites bourgeoises actives, sérieuses et propres ne faisaient pas la grimace en rencontrant la prostituée dans le corridor, elles causaient tous les jours avec elle dans l'escalier, et leurs enfants lui donnaient des fleurs⁵. »

SANS SOUCIS

Dans les pas de son frère

C'est de l'époque de son service militaire, en 1901, à 23 ans, que date la première liaison sentimentale sérieuse connue d'André Citroën. Suit une longue période, apparemment sans relation féminine stable, où il profite de la vie parisienne. André vit avec Bernard, rue d'Aumale, fidèles au 9^{ème} arrondissement, à deux pas des lieux de plaisir les plus connus. Musicien

1 R.Gary, *La promesse...*, p. 162.

2 R. Gary, *La promesse...*, p. 162.

3 R. Gary, *La promesse...*, p. 164.

4 Jacques d'Adelswärd-Fersen, *Et le feu s'éteignit sur la mer*, Paris, Meissen, 1909, p. 23.

5 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.2065.

amateur, entouré d'amis mélomanes, dilettantes et fortunés, Bernard organise concerts privés et réceptions mondaines. Bernard ouvre un café « Sans soucis », où jeunes gens et jeunes femmes se retrouvent à des « thés dansants » à la mode anglaise, très en vue depuis la visite d'Edouard VII, venu sceller avec Paris une « Entente cordiale » sur fond de partage colonial du monde. C'est l'apogée des cafés-concerts, des Folies bergères, du Moulin rouge, où triomphe Mistinguett, et de cabarets aux noms les plus étonnants, du « Ciel » à « L'Enfer » en passant par le Bal Tabarin, qui attire le Tout-Paris : on y danse au rythme de *La Valse rousse* ou de *La Marche des petits Pierrots*, d'Auguste Bosc, ponctuées de klaxons et de coups de revolver et les batailles de fleurs y succèdent aux bals costumés. Paris a plus que jamais une réputation de femmes aussi faciles qu'élégantes, femmes d'une aventure ou maîtresses attirées, d'autant que les mariages bourgeois sont souvent de convenances, femmes du peuple, également, telle la Juliette du normalien Jerphanion décrite par Jules Romains dans *Les hommes de bonne volonté*, ou comme « les demoiselles des magasins et les serveuses des brasseries » qu'évoque Stefan Zweig¹. Nouer des relations est facile. Ils peuvent, après quelques échanges, partir « dessus, bras dessous et peuvent considérer l'affaire comme réglée entre eux (...) Les relations avec les femmes se nouaient facilement et se rompaient de même, chacun trouvait chaussure à son pied, chaque jeune homme une amie pleine de gaieté et que n'inhibait pas la prudence². » Nulle soumission féminine, semble-t-il, mais, le sentiment d'une légèreté de l'existence : « Il n'était pas indispensable que l'on fût le 14 juillet pour que quelques jeunes couples se missent à danser dans la rue après minuit, et le sergent de ville se contentait d'en rire : la rue n'était-elle pas à tout le monde ? Personne n'éprouvait de gêne devant qui que ce fût : les plus jolies filles ne rougissaient pas de se rendre dans le petit hôtel le plus proche au bras d'un nègre aussi noir que la poix ou d'un Chinois aux yeux bridés (...) On allait, on causait, on couchait avec celui ou celle qui vous plaisait, et l'on se souciait des autres comme d'une guigne³. » Paris est la capitale de la fête, comme le constate Zweig en arrivant à Londres : « Après Paris, Londres me fit une impression du même genre que celle qu'on éprouve lorsque par un jour torride on passe brusquement dans l'ombre ; au premier instant, on est pris d'un frisson involontaire⁴. »

Ce sont enfin les jeux d'argent, pas encore strictement règlementés. André fréquente les casinos, au Touquet ou à Deauville surtout, et les champs de courses, comme à Longchamp.

1 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.1339.

2 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl. 2078.

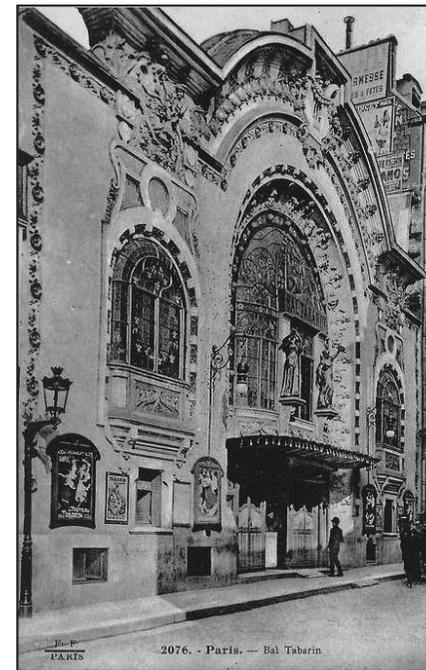
3 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.2059.

4 S. Zweig, *Le monde ...*, Kindle, empl.2489.

Les femmes, entre exploitation et émancipation sexuelle ?

Cette vie de plaisirs, tout comme la prostitution, d'accès si facile, a évidemment son revers : si certaines maisons closes sont presque familiales, d'autres raffinées, il en est aussi qui sont de terribles maisons d'abattage, bien décrites par Marthe Richard plus tard. Irène Némirovsky, avec *Ida*, évoque l'implacable déchéance d'une danseuse de cabaret, dont elle est chassée, dans un jeu cruel où le public choisit, chaque soir, les filles qui doivent être sorties du spectacle par le truchement d'un crochet : « - Le Crochet... Le Crochet !... et cette houle de rire qui passe et secoue les têtes renversées, les gorges tendues, ces cris, ces coups de sifflet : — Sortez-la, l'étrangère !... Et tes appas ?... Il faut remplumer ça ! Le Crochet ! ... Le Crochet ! ... » Elle prendra sa revanche dans le café-concert jusqu'au moment où le public est lassé d'elle. Zola met en scène, avec *Nana*, une fille qui, mère à 16 ans, fait des passes occasionnelles, devient bientôt une courtisane suppliée par les hommes, fait fortune avant de mourir, ruinée et défigurée par la petite vérole.

André Citroën, tout en menant une vie de plaisirs, sensible et raffiné, profondément respectueux des personnes qui lui sont socialement inférieures, comme il le montrera toute sa vie, évite, sans nul doute, ces dimensions sordides. Mais elles constituent en quelque sorte l'envers du décor.



Le bal Tabarin

Pourtant, la Belle Epoque, comme les Années folles, marquent aussi une émancipation féminine remarquable. Dans *Bel ami*, de Maupassant, c'est le jeune homme au physique avantageux qui fait figure de gigolo, jouant de ses charmes pour parvenir, s'attaquant à la femme de son meilleur ami, puis à l'épouse austère d'un banquier pour enfin épouser la très jeune fille de ce dernier. Même si la discrétion est la vertu cardinale de la bourgeoisie, la société, au tournant du siècle, semble tolérer une certaine extravagance féminine : c'est Colette et ses liaisons féminines scandaleuses, ses pantomines, pratiquement nue sous une peau de panthère, au Moulin Rouge, au Bataclan. Après son di-

1 Irène Némirovsky, *Ida suivi de La comédie bourgeoise*, Gallimard, Folio, 2007. p. 45. D'abord paru dans *Marianne*, mai 1934.

vorce, elle se montre avec Mathilde de Morny, la fille d'un ancien ministre, qui s'habille et s'affiche en homme dominateur, etc. Colette entame sa vie littéraire, revendiquant son identité de *Vagabonde* ou décrivant *L'envers du music-hall*. Remariée à un homme politique, elle en séduit ...le jeune fils, qui n'a que 16 ans... Dans *Ida*, l'ancienne fille de cabaret, devenue célèbre, vieillissante, affiche sans complexe « sa prédilection bien connue pour les garçons très jeunes et très beaux, qui font docilement l'amour une semaine, quinze jours, et passent¹ », attirés par son prestige ou par l'argent qu'elle leur donne. C'est encore Renée Vivienne, « Sapho 1900 », qui s'affiche avec ses maîtresses tout en publiant des poèmes ouvertement lesbiens. Etc.

Le mariage avec une très jeune femme également issue d'une famille juive

En 1914, à 36 ans, André Citroën épouse Georgina Bingen, 22 ans, issue d'une famille juive italienne qui a fait fortune dans la Finance. Il l'a rencontrée quelques mois plus tôt lors d'une soirée au Casino du Touquet où elle se trouvait avec sa famille. A l'époque, pareille différence d'âge entre un homme partiellement chauve, myope, plutôt petit (1,64m²), pas particulièrement beau ni athlétique, et une très jeune femme, une adolescente presque, est courante : c'est la mariage de la jeunesse et de la maturité auréolée de la prestance de l'homme brillant, de sa réussite sociale de la sécurité matérielle. L'amour féminin, dans la représentation de l'époque, repose sur l'admiration, à en croire la protagoniste dans *An Ideal Husband* « We women worship when we love³. » L'amour est, à l'époque, au moins dans la bourgeoisie souvent inter-générationnel. Georgina est juive et on retrouve, chez les Bingen, la même double appartenance juive et française : prénoms francisés ; ma-



André Citroën et son épouse Georgina

riage entre Juifs, selon le rite juif, à la synagogue, tout en respectant les normes d'un mariage parisien mondain, de la robe de l'épouse au banquet dans un lieu prestigieux. Cette double appartenance sera, des années plus tard, illustrée par les hauts faits de résistance du frère de Georgina, Jacques Bingen. Ingénieur des Mines, diplômé de Sciences Po, il rejoindra De Gaulle à Londres et jouera un rôle majeur dans l'organisation des réseaux de résistants. Il sera arrêté par la Gestapo et se donnera la mort plutôt que de risquer, sous la torture, de trahir ses camarades. Dans une lettre ultime à sa mère, il expliquera son engagement par son attachement à la France comme par vengeance des Juifs. L'union d'André Citroën et de Georgina, si elle consacre l'alliance de deux familles, est pourtant une relation d'amour et d'estime mutuelle. Un sentiment profond et une solidarité sans faille, scellés par la naissance de quatre enfants, uniront les deux époux mais sa réputation d'amateur de jolies femmes demeurera néanmoins.

1 Irène Némirovsky, *Ida ...*, p. 16.

2 La taille moyenne masculine en France est à l'époque de 1,66 m. Cf. Timothy J. Hatton, Bernice E. Bray, « Long run trends in the heights of European men, 19th-20th centuries », *Economics & Human Biology*, vol. 8, no 3, décembre 2010, pp. 405-413.

3 Oscar Wilde, *An Ideal Husband*, London, Methuen & Co., 1908, p.29.